

organismes de Résistance. Sa destruction requit des effectifs supérieurs à ceux de la bande.

C'était le 9 novembre 43; le ciel était couvert et il faisait froid pour les hommes qui s'avançaient en file indienne le long du chemin empierré. Ils marchaient sur l'accotement herbeux et ne se trahissaient que par un bruissement qui faisait ça et là gronder un chien de ferme. De temps à autre, la lune se devinait dans une éclaircie et projetait une clarté blafarde sur la colonne: grises étaient les nouvelles combinaisons de combat, gris étaient les casques et l'acier des armes.

Ces vingt fantômes silencieux offraient une vision de force et de discipline. Six semaines seulement s'étaient écoulées depuis le désastre de Manhay<sup>3</sup> et déjà nous entamions notre troisième action avec des formations accrues et rééquipées, dans un nouveau secteur, inconnu auparavant.

Des pas résonnèrent sur le chemin: quelqu'un s'approchait. Il fut aussitôt appréhendé; quelques menaces patelines lui furent susurrées. C'était un paysan, visiblement terrorisé; ses yeux exorbités se fixaient tour à tour sur les insignes de nos casques, sur les faces bronzées des Algériens ou les traits mongoloïdes de certains Russes. Nous lui aurions déclaré être les avant-gardes de l'Armée Rouge qu'il nous eût crus. Un homme se détacha de la colonne et le conduisit vers le camion où il serait maintenu prisonnier quelque temps. La surprise étant une condition de la réussite, nous ne pouvions courir le risque d'une fuite.

Un peu plus loin, un guide local nous attendait: nous étions parvenus près de la place où était sise une villa suspecte. Le guide et deux PA<sup>4</sup> s'embusquèrent face au bâtiment avec mission de laisser pénétrer les visiteurs mais de se saisir de toute personne qui en sortirait.

Après 5 minutes de marche dans un sentier étroit bordé de haies, nous rejoignons la route longeant le chemin de fer, redoublant à chaque pas de prudence. Nous n'étions plus qu'à 100 mètres de notre principal objectif: les maisons du vétérinaire et du plombier, voisines l'une de l'autre. Un second guide mena l'ultime approche à travers les piles de bois encombrant les abords de la gare forestière jusqu'à l'emplacement d'un veilleur. Celui-ci, blotti depuis de longues heures, dans un tas de perches face aux deux maisons, nous informa que les deux compères étaient bien chez eux. Nous pouvions entamer la première phase de l'opération.

<sup>3</sup> Cf. pages 34-40.

<sup>4</sup> PA : Partisan Actif, maquisard.

Sacha, commandant le détachement de protection posta ses hommes près de la route à 300 mètres à l'Est et à l'Ouest de l'objectif; ils devaient empêcher toute intrusion ennemie et protéger notre repli éventuel. Après quoi, des gardes rapprochés cernèrent les maisons et les équipes de prise entrèrent en action.

Spada, Ticket et Ahmed s'aplatirent, pistolet au poing, le long de la façade; Kid sonna à la porte. Quelques instants après, une voix de femme s'enquit du but de la visite. Kid, se présentant comme valet de ferme et tâchant de prendre un accent patoisant raconta comme convenu, une histoire de vache dont la mise bas s'annonçait laborieuse.

La femme du vétérinaire entr'ouvrit la porte, plutôt par habitude puis, prise d'une brusque défiance, probablement due à l'intonation étrangère de cette voix, tenta de la refermer. Trop tard, Kid avait introduit le pied dans l'entrebâillement et repoussa brutalement la porte. La femme poussa un cri apeuré et porta les bras devant la figure dans un geste instinctif de défense. Dans ce mouvement, elle heurta le pistolet de l'intrus et fit partir un coup de feu qui lui effleura le visage. Affolée, elle s'enfuit vers la cuisine, poursuivie par deux diables qui la serraient de près. Dans la corrida qui s'ensuivit, la vieille mère qui tricotait paisiblement dans un fauteuil fut renversée et se mit aussitôt à réciter des prières pour conjurer les sinistres apparitions. La femme du vétérinaire se démenait comme une furie, griffant, mordant et ruant. Il fallut la matraque pour la calmer. Kid la conduisit alors chez le voisin où il avait été prévu d'amener les captifs. Pendant ce temps, les trois autres PA exploraient en vain la maison à la recherche d'un vétérinaire visiblement absent.

Dans le même temps, chez le plombier, les choses s'étaient passées beaucoup plus gentiment: la porte n'était pas fermée; il n'y avait pas eu la moindre velléité de résistance. Spada, Stan et un troisième gars se saisirent des personnages qui occupaient la pièce. Lorsque Kid y amena sa captive, le traître et un autre individu se tenaient, bras en l'air, debout contre le mur et la concubine du premier était ligotée sur une chaise. Ali surveillait ce petit monde pendant qu'Ulysse et Stan s'acharnaient sur une grande armoire pleine de papiers. Le plombier feignait de ne point comprendre le but de notre intervention, mais on lisait sur son visage qu'il se savait perdu. Perdu, il était bien. En effet, quelques minutes plus tard, Spada, la mine rayonnante, venait nous montrer une liasse de documents que ses équipiers et lui avaient découverte au cours de leur perquisition dans la maison voisine. Cette correspondance en termes conventionnels prouvait la collusion de nos deux compères avec la Sicherheitspolizei de Neuve-Maison dans l'Aisne.

Chez le vétérinaire, Ticket et Ahmed achevaient tranquillement de fouiller la cuisine, lorsqu'un individu surgissant du jardin, pistolet au poing, visa Ahmed et pressa sur la détente. Un "clic" ridicule remplaça la détonation

attendue. L'individu disparut aussitôt dans le jardin. Ahmed bondit dans sa direction, fit feu mais manqua la cible qui s'enfuit à toutes jambes.

Dans l'espoir de couper la retraite au fuyard, Ticket traversa la maison et se précipita sur la route où les deux hommes tombèrent nez à nez. Ils tirèrent tous les deux et se ratèrent avec ensemble. Spada et Ahmed qui suivaient Ticket se lancèrent résolument aux trousses de ce trouble-fête.

Ticket fila alors chez le plombier prévenir Ulysse de la curieuse scène qui s'était déroulée à côté. Ce dernier, qui n'avait rien entendu, sortit pour se rendre compte de la situation. A ce moment, un individu passa sur la route devant lui en courant et criant au secours. A sa suite, Kid et Spada jaillirent à leur tour de la nuit et ouvrirent le feu sur le fuyard. Dès lors Ulysse épaula son GP à crosse et le fit débiter à cadence accélérée. A ses côtés, Kid, un genou en terre, s'efforçait d'ajuster le tir de son Luger à long canon. Près d'eux, les Brownings de leurs deux compagnons mêlaient leurs claquements secs aux coups plus sourds des 9 millimètres : un véritable concert de détonations.

Hélas, ces cartouches furent gâchées en vain: le fuyard, beuglant, possédé d'épouvante, s'était évanoui dans l'obscurité, à ce moment complète.

Quelques secondes à peine après la fin de notre tir, de forts éclairs trouèrent la nuit. La garde russe, ayant réalisé la situation, entra en scène mais avec des instruments autrement puissants. Les détonations de leurs mousquetons Berthier semblaient énormes: on entendit des balles s'écraser contre des façades, casser une vitre, éclater du bois. Les coups de fusil réenclenchèrent les hurlements du fuyard. Mais à ceux-ci répondirent aussitôt d'autres cris accompagnés de bruits de galopades désordonnées. Par un hasard qui eut pu se révéler tragique, le train de Dinant venait de s'arrêter en gare dans l'obscurité totale imposée par l'occultation obligatoire, au moment où la première pistolade retentit. Elle parut assez lointaine aux voyageurs pour ne pas les émouvoir alors qu'ils se hâtaient vers la route. Mais lorsque l'artillerie russe tonna à leurs oreilles, ils cédèrent à la panique. Ils s'éparpillèrent de tous côtés en criant sans même chercher à localiser le danger: les uns se couchèrent dans les rigoles, d'autres plongèrent dans les haies et repartirent en trébuchant pour buter dans les clôtures, d'autres encore s'élançèrent à perdre haleine droit devant eux. Par bonheur, aucun des voyageurs ne se jeta dans la ligne de mire des Russes. Malheureusement pour nous, le fuyard passa sain et sauf à travers ce second barrage!

Lorsque le calme fut revenu, le veilleur qui n'avait pu intervenir compte tenu de sa position par rapport à la nôtre, nous déclara avoir identifié le fuyard: c'était le vétérinaire lui-même. D'où ce salaud avait-il bien pu sortir? Et armé encore!

Nous quittâmes peu après ces lieux inhospitaliers sous la protection du détachement russe en emmenant le plombier, son visiteur et les pièces à conviction, laissant sur place les femmes dûment serrées dans leurs liens. Tarras, notre chauffeur et Hamar nous reçûmes avec joie. L'écho de la fusillade et leur inaction forcée les avaient rendus anxieux. Ils n'avaient eu d'autre distraction que d'appréhender deux malheureux paysans qu'une mauvaise inspiration avait conduits trop près de notre véhicule.

Le plombier et son visiteur ficelés, bâillonnés et parqués dans le camion, nous entamâmes, sans grand espoir de réussite, la seconde partie du programme: la fouille de la mystérieuse villa et, qui sait, la capture d'éventuels occupants.

Kid et Spada, à la tête du nouveau détachement de protection, partirent verrouiller les deux issues de la place et renforcer le petit groupe de surveillance placé près de la villa au début de l'opération. Cinq minutes plus tard, l'équipe d'assaut s'ébranla à son tour. A peine s'était-elle mise en marche qu'une courte fusillade crépita du côté de la place. L'équipe d'assaut prit immédiatement une position défensive des deux côtés de la route. Que signifiaient ces quelques coups de mousquetons sans riposte d'autres armes? Aucune explication satisfaisante ne nous venait à l'esprit. Brusquement, deux nouveaux coups de feu éclatèrent, puis après un arrêt, deux autres. Cette fois, était-ce le début d'une grosse bagarre? Allions-nous pouvoir faire payer aux boches la surprise de Manhay? A la réflexion, ces quatre coups provenaient de la même arme, un pistolet de moyen calibre dont le claquement rappelait celui du Browning de Spada.

Un appel d'Ali interrompit le cours de nos pensées: "Des hommes arrivent. Quoi nous faire maintenant, chef?" Des hommes s'approchaient, en effet, en courant. Le bruit des bottines martelant la route s'amplifiait. L'équipe était immobile, en état de tension maximale, prête à répondre aux ordres de combat.

"Halte", cria Ahmed, élément le plus avancé. Les pas s'arrêtèrent: c'était nos amis. Nous nous portâmes à leur rencontre et reconnûmes aussitôt Kid et Sacha. Sans reprendre haleine, le premier nous conta brièvement l'affaire. Au moment où le détachement de protection atteignait la place, il était tombé sur deux cyclistes allemands venant de l'Ouest. Kid avait immédiatement voulu les faire prisonniers pour éviter tout bruit inopportun. Trop tard! Les Russes appliquant scrupuleusement la consigne avaient ouvert le feu. Il ne restait qu'à les imiter pour être sûrs de ne pas rater les deux schleus. Pitoyable accrochage. Les deux Allemands ne faisaient partie ni d'une patrouille, ni d'une force d'intervention. Chargés de victuailles achetées au marché noir pour améliorer sans doute leur ordinaire ou celui de leur famille, ils donnaient l'impression d'appartenir à la classe des ploucs! Les vélos et les

cadavres, traînés jusqu'au camion, y furent embarqués pour effacer les traces de l'incident.

Il ne fallait plus s'attarder. Nous avions évidemment sectionné les câbles téléphoniques reliant le village à la centrale de Chimay une demi-heure avant le début de l'opération. Mais celle-ci avait déjà trop duré. Nous ne pouvions courir le risque qu'un mouchard se glisse jusqu'au village voisin et prévienne les garnisons de Chimay ou de Scourmont qui pouvaient nous couper la retraite vers l'Est. Cependant une visite-éclair à la villa s'imposait.

La porte ne résista pas à Yvan, notre colosse russe. A l'intérieur de la maison, des signes d'un départ précipité: poêle chaud, "café" tiède, tasses et mégots sur la table, .... porte arrière entr'ouverte. Nos informateurs avaient bien travaillé, mais les rats avaient quitté le bord dès qu'ils avaient senti l'odeur de la poudre.

Quelques minutes plus tard, la troupe au complet et son butin encaqués dans le camion, prenaient le chemin des Haies de Saint-Rémy, hameau à l'ouest de Chimay. Florent (Florent Simon), l'agent local, nous y attendait. Il nous conduisit vers la ferme isolée et inhabitée où nous déposâmes comme prévu, Kid, Spada, 3 Algériens, les prisonniers, et, charge fortuite, les cadavres des deux schleus. Nous confiâmes les documents à Florent pour qu'il les fasse parvenir à Chimay dès la levée du couvre-feu. Après quoi, le reste de la troupe rejoignit sa base sans incident.

Au camp, la journée suivante s'égrenait, assez morne; nous attendions le retour de l'équipe des Haies. Sa mission n'était guère exaltante: d'abord s'assurer de l'innocence éventuelle du visiteur appréhendé chez le plombier de façon à le relâcher dès que la sécurité le permettrait, ensuite jouer au géôlier dans l'attente de l'interrogateur envoyé par Bruxelles, puis à l'exécuteur des hautes oeuvres et enfin au fossoyeur avant de regagner le camp par une longue marche à travers bois<sup>5</sup>.

Ulysse et Stan commentaient le déroulement de l'opération nocturne lorsqu'une sentinelle annonça l'arrivée d'un cycliste, porteur d'un pli urgent, envoyé par Albert, chef du canton Chimay. Le message laconique émanait de Spada: " Interrogateur pas arrivé à Chimay hier soir comme prévu. Albert sans nouvelles. Journalier capturé chez plombier, évadé. Endroit peu sûr.

<sup>5</sup> Cet enquêteur n'avait pas pour mission d'établir la culpabilité du vétérinaire et du plombier mais de leur extorquer des renseignements complémentaires sur la filière à laquelle ils appartenaient. Leur exécution était programmée dès le départ. Cf page 98.



Fig. 5. **Maquis des Hauts-Marais**, novembre 43.  
Les maquisards inaugurent leurs nouvelles combinaisons de combat.  
De gauche à droite : Christian Mannie (Kid), futur sous-chef du secteur de Vielsalm; Robert Van Gremberghe (Spada), sous-chef du groupe, arrêté le 29 février 44, fusillé à Namur; André Van Glabeke (Stan), futur sous-chef du groupe D.

Impossible prolonger attente. Demande instruction urgente". Urgente en effet. Nous ne pouvions risquer la vie de nos maquisards dans l'attente d'un enquêteur évanescant et dans la crainte des conséquences de l'évasion. La réaction fut immédiate. Notre propre charroi était inutilisable : le camion, trop connu dans la région<sup>6</sup>, ne pouvait circuler que la nuit; la traction avant

<sup>6</sup> C'était en effet le camion de la laiterie de Forges enlevé le 28 octobre !

s'avérait trop peu spacieuse pour ramener l'équipe. Stan et un autre PA sautèrent sur leur vélo en direction du village voisin pour y mobiliser un chauffeur auxiliaire et sa camionnette. De là, ils gagneraient les Haies pour y exécuter la fin de l'opération et reprendre l'équipe.

Il était évidemment regrettable de n'avoir pu interroger le plombier, mais ce rôle ne nous avait pas été confié; nous n'agissions qu'en bras de justice.

Les occupations de chacun en cette fin d'après-midi nous empêchèrent de laisser divaguer nos imaginations. Ulysse s'absorba dans le plan d'organisation du secteur; Tarras et Ticket tripotèrent aux moteurs de nos véhicules; quelques hommes se mirent à scier du bois, d'autres à préparer le souper. Tout en travaillant, nos amis russes nous gratifièrent d'un chœur à plusieurs voix dont le tempo nostalgique accrut la charge émotive dans l'obscurité environnante de la forêt silencieuse, éclairée seulement par la lueur vacillante du feu de bois.

Vers 8 heures, notre attente pris fin: Stan ramenait hommes et matériel. Spada, Kid et les 3 Algériens semblaient marqués par la tension de la journée. Ils furent accueillis par des sourires de soulagement et des poignées de mains, plus éloquentes que tout discours. Après un ragoût de mouton robotatif, Spada entama la narration de la journée :

"Le type arrêté chez le plombier était un journalier un peu simplet, travaillant dans une ferme voisine et venu se foutre dans le piège pour un problème professionnel. Nous l'avons rassuré et desserré ses liens pour lui rendre un peu de confort tout en lui promettant qu'il serait libéré dans quelques heures. Mais il demeurait terrorisé par les péripéties nocturnes et, visiblement, n'accordait qu'une confiance limitée à nos paroles. Si bien que, profitant d'un relâchement de notre surveillance à son égard, il se débarrassa de ses entraves et nous joua la fille de l'air. La situation devenait scabreuse. Nous jetâmes les cadavres des boches dans l'énorme citerne à purin que Florent nous avait indiquée et nous nous retirâmes avec le prisonnier, à l'orée du bois à moins d'une centaine de mètres de la ferme. Kid y demeura seul pour accueillir l'enquêteur et son guide.

Le temps passant, ne les voyant pas se poindre, j'enlevai ma salopette, courut chez Florent et de là, poussai en vélo rapidement jusqu'au domicile d'Albert à Chimay. J'y appris que l'enquêteur n'était pas arrivé la veille comme prévu! J'eus une petite prise de bec avec Albert, lui reprochant de ne pas nous avoir avertis dès le début de la matinée. Pendant ce temps stupidement perdu, nous aurions pu cuisiner le plombier nous-mêmes et terminer l'affaire rapidement. J'ai alors griffonné le petit mot à te transmettre

séance tenante et j'ai regagné les Haies après un détour chez "le cousic"<sup>7</sup> pour récolter quelques provisions. Quand j'ai rejoint les Haies, la situation s'y était encore compliquée.

Mais Kid te l'expliquera mieux que moi" :

"Etant dans la ferme, je suis alerté par le bruit d'une voiture s'engageant sur le chemin d'accès. C'est anormal; l'enquêteur et son guide sont censés se déplacer à vélo pour ne pas attirer l'attention. Je sors et je me trouve en face d'une traction-avant noire conduite par un civil, accompagné de deux individus en uniforme foncé, bleu ou noir, difficile à préciser; probablement des gendarmes belges, me dis-je. Dans ces conditions, pas question de les abattre. Je dégaine mon grand Luger, les mets en joue tout en criant vers la ferme des noms qui me viennent en tête: "Charles, Jules, Emile...! Alerte! Vite au fusil-mitrailleur!". La voiture stoppe net, recule jusqu'à la route, moteur hurlant, puis démarre dans un crissement de pneus et patinage des roues dignes d'un dessin animé de Walt Disney. Chaude alerte, mais probablement pas la dernière."

Spada reprit son récit :

- "Sur ces entrefaites, j'avais rejoint l'équipe et commençai à me faire du mouron. Il fallut encore interpellé deux civils qui passaient à proximité. On a un peu bavardé. L'un d'eux nous a même promis des mousquetons et des cartouches cachés dans sa grange et nous a certifié que son père récoltait du ravitaillement pour l'Armée Blanche.

Tiens, voici son nom et son adresse à transmettre à notre agent local.

A propos, regarde ce que j'ai trouvé dans le portefeuille d'un des boches.

Tous se penchèrent sur une photo. A l'avant-plan, 3 feldgraus de face, l'air jovial et glorieux, bien campés sur leurs bottes et poings sur les hanches. Derrière eux, un des côtés d'une large avenue dans une ville visiblement russe ou ukrainienne; l'avenue est bordée d'une file de réverbères. A chacun d'eux, pend un civil.

- "Dire", sortit Spada, "qu'on se sentait presque coupables d'avoir liquidé ces salauds qu'on avait pris pour de malheureux ploucs".

- "Rappelez-vous", ajouta Ulysse, "qu'il n'y a de bons boches que les boches morts."

- "Après cela", termina Spada, "Stan s'est amené avec son vieux tacot".

<sup>7</sup> René Leurquin, plombier à Chimay, adjoint d'Albert.

- "Et cette exécution maintenant?", demanda Ulysse.

- "On a ramené le traître derrière la maison, près de l'orifice de la citerne à purin où il était convenu de l'escamoter. Puis on lui tira très proprement deux balles de Browning dans le coeur. Il tomba comme une masse, mais nous eûmes pas mal de difficultés à le faire entrer dans la fosse à cause de son obésité. Répugnant!"

- "S'est-il déclaré victime d'une erreur ou a-t-il demandé la raison de son enlèvement puis de son exécution?" questionna Ulysse.

- "Il n'a pas pipé un mot pendant sa détention" répondit Spada, "un vrai dur".

- "Bon", dit Ulysse, "nous reparlerons de toute l'affaire demain. Allez vous coucher maintenant, vous devez en avoir une sacrée envie. Bonne nuit, ne rêvez pas trop de la citerne à purin!"

- "Qui aurait jamais pensé qu'on aurait à faire de pareils métiers?", grommela Spada en s'enroulant dans sa couverture.

La sentinelle veillait, les maquisards dormaient. Seuls, Stan et Ulysse, déambulaient lentement dans le calme infini de la forêt. Cette épineuse affaire était enfin terminée et sans casse. Le résultat n'était pas complet mais l'essentiel avait été atteint: les services secrets allemands savaient que nous savions; leur filière avait été démasquée; il leur serait difficile d'en réimplanter une autre en Thiérache en raison de l'efficacité de la toile d'araignée tissée par la Résistance dans ce secteur. Le cerveau de cette filière, le vétérinaire, miraculeusement vivant, avait été identifié; son principal auxiliaire avait été enlevé sans laisser de traces. Les Allemands ignoraient ce qu'il avait pu avouer et devaient considérer les autres agents comme brûlés. Quand même, si cet auxiliaire local, de garde à l'arrière des deux maisons, avait tiré sur le vétérinaire au moment où celui-ci s'approchait du jardin, pistolet au poing!... Il n'était évidemment pas encore entré dans la catégorie des partisans "professionnels" et on ne pouvait pas lui en tenir rigueur. La première fois qu'on doit tirer sur quelqu'un de sang-froid, on a toujours un mouvement d'hésitation; lors d'actions suivantes, on pense d'abord à accomplir sa mission sans se permettre d'états d'âme si ce n'est qu'ensuite.

Il restait un point mystérieux dans cette histoire: l'apparition soudaine du vétérinaire revêtu d'un manteau et armé, alors que le veilleur disait l'avoir aperçu dans la maison. Ce veilleur était cependant fiable. Il faisait partie de l'équipe locale de Raoul<sup>8</sup>, qui avait mené l'enquête à terme avec une patience et un esprit de suite remarquables. Au départ, cette équipe ne disposait que de deux informations fragmentaires fournies par la résistance française. La première, issue des FFI<sup>9</sup> du secteur frontalier voisin, faisait état d'une fausse

<sup>8</sup> Raoul Deschamps : Chef du secteur ouest du Canton Chimay.

<sup>9</sup> FFI : Forces Françaises de l'Intérieur.

ligne d'évasion vers l'Angleterre disposant d'un relais dans le village frontière belge. Peu de temps après, un service de renseignement gaulliste communiquait qu'une des villas de ce village, probablement la villa Beau-Séjour était en rapport avec la "Gestapo" du château de Porette dans l'Aisne.

Deux mois d'investigations minutieuses démontrèrent que le relais et la villa Beau-Séjour étaient indissociables et que la liaison avec la Gestapo du château de Porette dans l'Aisne était assurée par notre plombier. De plus, ce dernier était en cheville avec le vétérinaire ainsi qu'avec la fausse ligne d'évasion. L'enquête sur celle-ci remonta jusqu'à Bruxelles par des réseaux amis et aboutit à l'Etat-Major des milices rexistes<sup>10</sup> de Léon Degrelle; elle détecta qu'un contact direct entre Bruxelles et le château de Porette était assuré régulièrement par une voiture française disposant d'une plaque du corps diplomatique.

Certaines informations avaient été obtenues au prix de nuits entières d'observation par des agents de Raoul. Ils étaient blottis dans les branches basses d'un sapin proche de l'entrée de la villa ou tapis derrière les piles de bois encombrant les quais de la gare face aux maisons de notre tandem plombier-vétérinaire. Nous nagions en plein roman policier.

A son arrivée en Thiérache, notre groupe avait apporté sa contribution à l'enquête en alertant nos agents de Bruxelles et notamment l'infatigable Ted<sup>11</sup>. C'est ainsi que nous apprîmes que cette ligne était alimentée par le "captain Jackson", le sinistre traître belge de son vrai nom De Zitter, devenu la meilleure taupe du contre-espionnage allemand. Nous ne le connaissions que trop bien car il avait été à l'origine de l'arrestation d'Hohneck en février 42<sup>(12)</sup> et du démantèlement de la 2ème compagnie de Bruxelles de mai à juillet 43<sup>(13)</sup>.

L'ensemble des informations communiquées à nos agents de Bruxelles passionnèrent les responsables d'une ligne d'évasion qui avait pâti de cette fausse filière. Ils intervinrent auprès de Richard pour savoir s'il était concevable de capturer les agents de celle-ci et proposèrent dans cette éventualité de déléguer un enquêteur aux fins d'éclaircir la disparition

<sup>10</sup> Rex : mouvement fasciste francophone de Belgique, qui entretenait des formations paramilitaires agissant comme auxiliaires de la Sicherheitspolizei dans leur traque des résistants et des juifs. Certaines d'entre elles étaient en outre chargées d'assassiner des personnalités connues pour leurs sentiments antinazis.

<sup>11</sup> Architecte suisse, agent principal du groupe de Bruxelles en liaison avec d'autres réseaux de résistance.

<sup>12</sup> Cf page 54.

<sup>13</sup> Cf page 59.

d'aviateurs alliés recueillis en Belgique et disparus sans laisser de traces. Avant cette intervention, en accord avec Richard, nous avions programmé la destruction du relais par l'exécution sur place de ses promoteurs. Ce que demandaient les tenants de la ligne d'évasion différait donc de notre propre projet et nous imposait de repenser complètement l'opération. Il s'agissait maintenant d'organiser une rafle. Celle-ci requérait un nombre plus important d'exécutants, un déroulement et des approches différents ainsi que la disposition d'une geôle et d'un petit cimetière discret.

Le plan fut modifié en conséquence et la date de l'opération fixée au 9 novembre à 20 heures, en accord avec les FFI qui désiraient purger leur secteur au même moment. Pour disposer des effectifs suffisants, il fallut se rendre au grand refuge des réfractaires que le FI avait implanté dans la forêt de Signy-le-Petit. Nous devions sélectionner des soldats russes et des tirailleurs algériens qui y étaient hébergés avant leur incorporation dans notre maquis. Au jour-dit, un guide les amena jusqu'à notre camp par une marche en sous-bois de 20 km.

Nous eûmes également une dernière réunion avec Albert et Raoul pour décider du nombre d'auxiliaires locaux à mobiliser, de leur rôle ainsi que des moments et mots de passe des rendez-vous.

Enfin, deux heures avant le départ, se déroula un briefing que la disparité des langues rendit mémorable, Ulysse s'efforçant d'expliquer les missions de chacun, de distribuer les consignes et surtout de s'assurer que tous connaissaient leur rôle. Sacha avait servi d'interprète pour les Russes; Ahmed avait fait de même pour ses compatriotes. Pour s'assurer que Sacha avait bien compris son plan, Ulysse lui avait réexposé l'affaire en allemand! Bref, cela ressemblait fort à des brigades internationales ou à des forces multinationales telles que les proposaient avant la guerre des partisans de la défunte Société des Nations.

Et, malgré cette hétérogénéité, les divers détachements n'avaient pas cafouillé pendant l'opération.

Le petit Mickey et son inséparable vélo de course rentrèrent au camp trois jours plus tard. Il semblait de mauvaise humeur et nous gratifia de paroles malsonnantes:

"Bande de vaches, vous n'auriez pas pu attendre mon retour pour faire le coup. C'est toujours le même qu'on expédie à Bruxelles pendant que vous vous amusez"!

Il était porteur d'une note d'Albert remise lors de son passage à Chimay. Sa teneur était enrageante et glaciale: "la voiture que Kid a mise en fuite aux Haies était occupée par le vétérinaire et deux membres des brigades de sécurité de Rex en uniforme noir". Un comble: Kid avait tenu ces

salads au bout de son pistolet et ne voulut pas tirer, les prenant pour des gendarmes belges. Décidément, il était écrit que ce vétérinaire de malheur devait toujours nous échapper. Ceci fut d'autant plus vrai qu'il s'enfuit en France au lendemain de ces événements. Par ailleurs, son intervention improvisée, risquée et engagée avec aussi peu de moyens montrait l'intérêt vital qu'il avait à récupérer son complice... ou à s'assurer qu'il ne passe pas aux aveux.

La note d'Albert, mentionnait un second point: "Renseignement fourni par l'agent local Florent: la camionnette du maquis venait de disparaître après le tournant des Haies vers les Quatre-bras lorsque la voiture de la felgendarmerie de Chimay est arrivée à la ferme abandonnée. Ils ont fouillé les bâtiments et ses abords, puis sont repartis peu après. Semblent n'avoir trouvé aucune trace".

A quelques minutes près, d'autres cadavres risquaient de s'ajouter à ceux de la citerne!

Après la discussion de cette note, nous passâmes à la lecture de la presse pro-allemande que Mickey nous avait apportée. Elle nous remplit de joie. Les narrations de notre opération s'étaient étalées sur 3 colonnes, avec des titres à sensation, capables de gonfler le moral de toute la population de la Thiérache. Dans l'un de ces torchons, on lisait notamment:

"Une vingtaine de gredins en uniforme et coiffés d'un casque orné d'une étoile rouge (sic) ont pris le paisible village de Momignies pour théâtre de leurs exploits de bandits"... Plus loin, il y était question du vétérinaire, "homme de bien, respecté de toute la population, qui avait échappé de justesse aux balles des voyous". Et le plumbier de service terminait son article en écrivant, à propos du plombier: "On ignore le motif de cet enlèvement". Ce journaliste l'ignorait, mais la nervosité de la police allemande de Charleroi et de l'Aisne nous démontra, si besoin en était encore, qu'elle ne digérait pas le coup que nous lui avions porté.

- "Dis donc", s'écria Mickey, "qu'est-ce que c'est que cette histoire d'étoiles rouges sur les casques? Il n'y en avait pas à mon départ".

- "Ça, mon cher", répondîmes-nous, "c'est une innovation très temporaire du Kid".

- "Hein, du Kid", reprit-il, "du seul bon fasciste belge! Pas mal. Les gens ont dû avoir une trouille de Dieu le père à la vue de cet insigne. Ils vont croire que ce sont des communistes qui ont fait le coup".

- "Eh bien, cher ami", s'esclaffa Ulysse, "tu viens de trouver les deux raisons qui nous ont poussés à adopter avec enthousiasme l'idée du Kid". Puis se penchant vers Mickey, il lui susurra : "De toute façon, nous sommes assez féroce­ment recherchés pour que je ne leur aie pas laissé une carte de visite portant : "mit den grüszen des Butch"<sup>14</sup>

## LE REFUGE DES RIEZES

### UN RÊVE GÉNÉREUX

Comme cela a été souligné, le FI en Thiérache avait notamment pour objectif d'accueillir les réfractaires au STO (Service du Travail Obligatoire en Allemagne). C'est ainsi qu'à l'initiative de Richard fut créé au début de l'été 43 le refuge forestier de Rièzes.

On doit non seulement rendre hommage à son promoteur mais surtout à Albert qui conçut son implantation et l'organisation de sa logistique. En ingénieur méticuleux, avec l'assistance de son bras droit "le Cousic" (René Leurquin), il avait prévu toutes les dispositions imaginables concernant l'accueil, le tri des candidats, leur hébergement, leur alimentation voire aussi les différents points de chute chez l'habitant en cas d'évacuation du refuge. On ne peut oublier tous les collaborateurs connus ou anonymes qui permirent l'édification et le maintien de ce havre.

Celui-ci était situé en territoire français dans la forêt de Signy-le-Petit au sud du village de Rièzes qui lui a donné son nom. Une marche soutenue de 2h1/2 permettait de rejoindre, au nord du camp, la ferme de Gaston Constant tout à la fois précieux relais dans l'approvisionnement et réserve alimentaire en cas de rupture dans l'acheminement des denrées depuis le magasin central de Chimay.

Trois baraques de chasse et trois cagnas rustiques se répartissaient sur environ 4 à 5 hectares. Bien que le confort des cabanes forestières soit moins rudimentaire, les cagnas mettaient leurs occupants à l'abri des hivers les plus rigoureux. Ces gîtes enterrés jusqu'au toit, longs de 10 m et larges de 5

<sup>14</sup> "avec les salutations de Butch", Butch était l'ancien nom de guerre d'Ulysse sous lequel les Allemands le traquaient depuis le début 43.

étaient faits de pieux jointifs de 10 cm de diamètre. Le toit formé de soliveaux ajointés était recouvert de terre herbeuse, dissimulant parfaitement l'ensemble dans le milieu environnant. Un escalier taillé dans le sol menait à l'intérieur où des bat-flanc garnis de fougères séchées s'alignaient de part et d'autre d'une allée centrale. Un poêle bas (un "diable") diffusait une chaleur intense dans cet espace malheureusement peu aéré.

Contrairement à des écrits ou à des propos basés plus sur un folklore imaginaire que sur les faits, Rièzes ne fut jamais un maquis dans l'acception militaire de ce terme, c'est-à-dire une base secrète en forêt où des partisans armés s'abritaient entre deux actions contre l'occupant et ses valets. Ce camp avait pour mission essentielle d'empêcher la réquisition par l'ennemi de jeunes travailleurs sans pour autant les transformer en combattants clandestins. Il est d'ailleurs symptomatique qu'aucun des réfractaires belges hébergés à Rièzes avant son évacuation et dispersés dans les fermes de la région sous le contrôle du FI, n'ait rejoint notre maquis combattant et n'ait participé à des sabotages et à de la guérilla avant le 2 septembre 44 alors que l'effectif total de notre groupe compta 29 pour cent de réfractaires au STO.

Cependant, sans modifier le statut général des réfugiés, d'autres catégories de fugitifs étaient venues progressivement étoffer et transformer la population du camp. Des prisonniers évadés ou des aviateurs fraîchement recueillis avaient rejoint la cohorte des simples réfractaires. Leur donner asile était un prolongement naturel et généreux à la destination initiale de Rièzes mais changeait néanmoins celle-ci de manière importante puisque le camp accueillait désormais des hommes dont l'objectif demeurait la reprise du combat.

Toutefois l'accueil de ces fugitifs aux motivations différentes ne changea nullement le destin de Rièzes qui demeura exclusivement une cachette.

\*  
\*                      \*  
\*

Malgré la qualité de l'organisation mise en place et le dévouement de femmes et d'hommes courageux, la maintenance d'un camp en pleine forêt exigeait nécessairement des liaisons et des acheminements risqués. En dehors des mesures prises par les responsables extérieurs au refuge, le problème de la sécurité ne pouvait se concevoir sans une participation active de leurs protégés dans leur environnement forestier.

Si magnifique et honorable qu'ait été la création d'un tel refuge, son fonctionnement même ne pouvait conduire qu'à sa désaffection voire à sa

perle. L'erreur fondamentale fut de croire qu'il était possible, pendant de longs mois, de nourrir et faire vivre plusieurs dizaines de jeunes hommes dans l'inactivité et dans une relative indisciplin. L'oisiveté et l'éloignement d'un environnement normal devaient inéluctablement les inciter à quitter clandestinement le refuge pour s'infiltrer dans les villages et hameaux environnants et à y satisfaire leurs fantasmes sexuels ou rechercher le confort de l'alcool, seule drogue disponible à l'époque.

En dépit de la complicité et de la bienveillance de la population locale, les bavardages et les incartades de gens isolés devaient éveiller l'attention des mouchards. Même si la plupart des réfractaires n'avaient d'autre souci en rejoignant le camp que de se soustraire aux bombardements alliés en Allemagne, un gestionnaire dynamique aurait pu leur imposer des tâches manuelles, leur inculquer des notions élémentaires quant à la protection du camp et même mieux les entraîner physiquement pour mener plus vigoureusement une évacuation pressante du camp. Sans doute, les hommes choisis pour diriger l'asile n'avaient-ils pas les compétences nécessaires pour remplir ces missions difficiles.

#### LA FIN DE RIÈZES

Jean (Jacques Gustin) avait échappé de justesse aux Allemands venus cerner la maison maternelle à Maransart dans le Brabant Wallon. Réfugié dans un bois tout proche, il avait assisté à la déconvenue des sbires. Après des alertes précédentes à Bruxelles, il était temps qu'il quittât le pays pour se mettre à l'abri de la police allemande. Il voulait à tout prix rejoindre un authentique maquis tout en échappant à l'état qui se resserrait autour de lui. Terroriste de grande valeur, à la fois téméraire et calculateur, il avait à son actif en septembre 43 quelques faits d'armes exemplaires: la destruction de 60.000 litres d'essence au dépôt de Tours et Taxis à Bruxelles, l'anéantissement de trois avions sur l'aérodrome de Lesquin en France, l'incendie d'un train de paille en gare de la Petite-Isle et sans que l'énumération en soit exhaustive, l'élimination d'un sinistre colonel de la GFP en pleine rue de la capitale.

Il partit pour Aiseau, petit village perdu de l'Entre-Sambre-et-Meuse où le chef-instituteur, Monsieur Poncin, avait des relations étroites avec le Front de l'Indépendance. Il conseilla de rencontrer à Montignies-sur-Sambre un lointain cousin qui pourrait mieux le renseigner.

C'est ainsi qu'après une rencontre avec son parent, il partit pour Chimay où il devait rendre visite à un certain abbé Frisque<sup>15</sup> lequel était censé l'orienter vers un maquis. Après tant d'allées et venues depuis Bruxelles, Jean entretenait les meilleurs espoirs de rejoindre bientôt ce "grand camp" dont son cousin lui avait souligné les exigences et la vie relativement dure.

Après une nuit passée chez l'abbé, un guide vint le chercher au petit matin pour le conduire à l'arrêt d'un antique vicinal à vapeur. Le convoi bringuebalant prit la route vers le sud s'arrêtant au passage dans quelques villages.

Il sut qu'il était arrivé au terme du voyage quand il vit son guide qui l'avait d'ailleurs complètement ignoré durant le trajet -par prudence sans doute- descendre du wagon et emprunter un chemin qui montait à travers bois. Chargé de son barda et flanqué de son chien, Jean le suivit et l'un devançant l'autre, ils atteignirent rapidement un château en ruines. Il apprit plus tard qu'il était arrivé au château de Nimelette. Il fut présenté par le guide à un homme qui paraissait être responsable des lieux et qui l'accueillit avec un air plutôt rébarbatif. L'abbé lui avait dit qu'il passerait d'abord par le "petit camp", où s'effectuait un tri avant d'être admis au "grand camp".

Une huitaine de jeunes hommes semblaient peupler l'endroit. Bavardant entre eux, ils jetaient des regards peu amènes vers le nouveau et son chien lequel semblait les inquiéter. Le "chef" peu loquace lui indiqua un coin dans une cagna. Cet accueil décevait Jean qui s'attendait à plus de chaleur de la part de gens qui normalement devaient poursuivre le même but que le sien. Il prit son mal en patience supputant que l'attitude méfiante ou réservée du responsable soit due à la prudence.

Au repas, il espéra lier connaissance avec ses nouveaux compagnons mais dut rapidement déchanter. Les conversations autour de lui étaient édifiantes et le consternaient. Mis à part le "chef" avec lequel il n'avait pas encore eu d'entretien sérieux, tous les hommes réunis là pouvaient se classer dans la catégorie des terroristes de carnaval. Acteurs d'exploits mystérieux et peu vraisemblables, tous étaient à les entendre "condamnés à mort" mais taisaient le pourquoi et le comment, feignant la défiance à l'égard du nouveau.

Jean réalisa qu'il s'était fourvoyé et que le "petit camp" comme l'avait nommé le vicaire, semblait plutôt un asile de fous. Sa décision fut vite prise. Son barda bouclé, le chien sur les talons, il eut tôt fait de sortir de la cagna s'appêtant à parcourir en sens inverse le long chemin qui l'avait égaré

<sup>15</sup> Vicaire à Chimay et collaborateur dévoué d'Albert dès la première heure (surnommé Jean-Baptiste).

parmi ces énergumènes. Le chef lui barra la route répétant avec insistance qu'il devait lui parler sérieusement, prétendant qu'il n'avait pu le faire devant les autres. Il ajouta qu'il partait pour le "grand camp" le lendemain matin et qu'il n'était plus temps pour lui de désertier.

Le mot ne l'impressionna guère tant il avait déjà surmonté d'épreuves et traversé d'épisodes autrement dramatiques. Malgré une méfiance de plus en plus forte et s'inquiétant des critères qui soudainement le faisaient admettre au "grand camp", il songea que cette destination était peut-être d'une autre nature et abritait des gens plus valables. Sa situation d'isolement ne lui offrait pour l'heure d'autre option plus favorable et il résolut de poursuivre l'aventure mais avec une prudence accrue tant il avait été échaudé par les attitudes relativement veules de son entourage et le caractère falot du responsable local.

Le lendemain, précédé d'un compagnon taiseux, il s'enfonça dans la forêt. Après la halte du midi, ils suivirent une piste qui les mena après 2 h 1/2 de marche soutenue dans une grande clairière où trônait un hêtre énorme. Son acolyte peu loquace lui indiqua que dans le pays, l'arbre s'appelait le "Gros Fau". Au pied du tronc un homme dormait qu'il réveilla, lui disant simplement: "C'est le nouveau". Le dormeur furieux lui lança: "Et c'est pour cela que tu me réveilles?" Jean un peu surpris demanda: "Que fait-il là?" "Ce n'est rien" répondit le guide "c'est la sentinelle du camp!" C'était ahurissant: "Un maquis gardé par un dormeur!". Ses craintes de la veille resurgissaient mais il ne réagit pas attendant l'arrivée au camp.

Il y fit une entrée très discrète et peu encourageante. Le guide le présenta au chef, un homme assez grand d'une trentaine d'années qui le dévisagea sans aménité, son regard méfiant allant de l'homme au chien pour jeter finalement: "Ah, c'est celui-là". Cet accueil dénué de chaleur ou même de bienveillance laissa Jean pantois. Sans avoir espéré les fanfares de la bienvenue, il s'attendait cependant à une attitude plus ouverte. Mortifié, humilié même, il ne broncha pas. Ayant choisi la veille le moindre mal, il se donnait le temps de voir et de réfléchir.

Le chef le confia à un homme portant un fusil de chasse en bandoulière qui le conduisit à une cagna. Ce qui le frappa le plus quand il descendit dans la chambrée, ce fut l'odeur épouvantable de transpiration aigrie, de vêtements séchés trop vite et de linge sale, mais aussi le désordre indescriptible. Très vite, il comprit que s'il ne voulait pas devenir comme ses compagnons de hasard, il devait garder ses habitudes de garçon propre; dans les jours qui suivirent il comprit aussi vite qu'il luttait contre des moulins; il eut beau se frictionner le cuir, se laver les cheveux, ses vêtements s'imprégnèrent de l'odeur ambiante. Il s'aperçut également que laver son linge, l'exposait au vol pur et simple des sous-vêtements mis à sécher.

Faisant abstraction de l'accueil plutôt tiède qui lui avait été réservé et de la mauvaise impression qu'il en avait ressentie, il approcha le chef. Prudemment, pas à pas, il l'informa du projet d'un audacieux sabotage qu'il avait mûri. Le responsable le regarda les yeux ronds, ne pouvant visiblement pas comprendre un seul mot de ce que le nouveau lui contait. Puis soudain il éructa! A l'entendre, il avait sans doute hérité d'un de ces bravaches qui étaient retenus au petit camp et qui hélas s'infiltraient jusqu'à lui; dans son camp, on mangeait, on dormait et c'était bien suffisant !

C'était encore pis que ce que Jean avait soupçonné. Il était tombé dans un asile pour réfractaires et devait momentanément s'y faire. Il n'avait aucune idée de l'endroit où il se trouvait, probablement à des heures de Chimay. Même s'il pouvait s'y rendre, il avait appris que cette ville était farcie d'Allemands et de leurs valets particulièrement curieux. Demeurer dans ce refuge lui paraissait également dangereux; la sentinelle endormie au Gros Fau lors de son arrivée n'était certes pas l'assurance d'une sécurité valable. S'il était, semblait-il, contraint de rester provisoirement dans ce camp, peut-être aurait-il l'occasion à force de patience et de persuasion d'élaborer des mesures efficaces de protection contre une incursion ennemie qui ne semblait pas, apparemment, entrer dans les préoccupations du responsable.



Fig. 6. Une des cagnas du refuge des réfractaires de Rièzes photographiée en 1945. Elle n'avait pas été découverte par l'ennemi lors de l'investissement du refuge le 25 février 44.

Mal accueilli par ses compatriotes, Jean s'intéressa aux étrangers et notamment aux prisonniers de guerre russes, évadés des charbonnages du pays noir. La difficulté de communication due à la langue, la saleté repoussante dans laquelle ils se complaisaient et enfin l'ivrognerie qui entraînait des moeurs intolérables l'empêchèrent de nouer quelque contact que ce soit. Il ne put que réprocher en silence ceux qui leur fournissaient de l'alcool frelaté en échange de la corvée de bois dont ils faisaient exclusivement les frais.

Les Algériens n'étaient pas mieux lotis que les Slaves alors que deux ou trois Américains étaient outrageusement choyés. Mais ces Nord-Africains parlaient français, mal sans doute, mais suffisamment pour comprendre et être compris. Jean les approcha peu à peu, recueillant leurs doléances sur la nourriture à base de viande de porc mais surtout sur le peu de considération dans laquelle ils étaient tenus par le reste de la communauté et les responsables. Quand bien même ils sentaient aussi mauvais que les Russes, au moins pouvait-on dialoguer avec eux. A force de les écouter, de leur manifester de la compréhension, de leur témoigner des égards pour leur religion qui semblait tenir une grande place dans leurs propos, il gagna insensiblement leur confiance et prit même progressivement de l'ascendant. Auprès de lui, les Algériens retrouvaient un peu de leur dignité d'hommes et d'anciens soldats.

Parallèlement à cette reprise en mains d'une petite troupe trop longtemps déconsidérée, il menait une tâche plus difficile encore auprès du chef du refuge afin qu'il lui permit de pallier l'absence totale de la plus élémentaire sécurité. En usant d'un affreux baragouin, il s'allia les Américains qu'il n'eut pas de mal à convaincre de l'état d'insécurité du camp et ceux-ci firent pression sur le responsable. Jean s'engagea à organiser, avec le groupe des Algériens, des tours de garde et à patrouiller afin d'assurer l'étanchéité du camp. La joie des Nord-Africains fut énorme; considérés jusqu'alors comme des parias, on leur rendait leur statut de guerrier en les affectant avec une arme à une mission concrète qui les sortait d'une trop longue torpeur.

Bien avant le lever du jour, les six hommes quittaient le camp et se dirigeaient vers le Gros Fau où deux d'entre-eux, laissés de faction, appliquaient des consignes simples: se dissimuler, intercepter toutes personnes qui se présenteraient et dans ce cas souffler dans un sifflet à ultrason que le chien pouvait percevoir où qu'il soit. Ainsi prévenue, la patrouille pourrait revenir rapidement vers le Gros Fau. Les deux gardes mis en place, la petite troupe se dirigeait vers le nord-ouest en direction de la douane de Rièzes pour ensuite obliquer vers l'est en longeant la lisière du bois jusqu'à la douane de Regniowez et rejoindre ensuite le Gros Fau en frôlant la Loge Rosette pour arriver au camp. Cela leur faisait 5 h. de marche qu'ils reprendraient dans l'autre sens vers 3 h. de l'après-midi.

Jean n'avait pas établi cet itinéraire au hasard; il s'était renseigné longuement auprès des gardes forestiers et des gardes-chasses qui lui avaient confié que l'accès du camp par le sud était difficile parce que marécageux et long, l'abondance par l'est et l'ouest rendu pénible à cause de buissons d'épineux impénétrables. Il considérait donc, après avoir vérifié, que seul le côté nord devait faire l'objet d'une surveillance. Sa méfiance naturelle, son côté farouche l'avaient sauvé bien des fois des pièges tendus par l'ennemi et en dépit des moqueries, il pensait que si à Charleroi, on connaissait l'existence du refuge des Rièzes, il était fort probable que les Allemands le connaissent aussi.

Quelques jours après la mise en place du dispositif de sécurité, la patrouille de l'après-midi surprit un homme qui tenta aussitôt de s'esquiver. L'intrus ne pouvant expliquer sa présence dans les bois pas plus que la bague à tête de mort qu'il portait à la main, il fut amené au camp pour un interrogatoire plus complet. Là, l'individu fut reconnu par quelques pensionnaires dont les mines s'allongèrent; c'était mauvais signe; il fallait donc en savoir plus. Un premier interrogatoire mené par le chef du refuge fut assez décevant ce qui détermina Jean à rencontrer un à un et séparément les réfractaires qui visiblement connaissaient l'intrus. Quelques minutes suffirent pour établir que la prise était bonne: ils avaient arrêté un dangereux individu, existe notoire, agent auxiliaire de la police allemande et suspecté de surcroît d'avoir dénoncé des résistants. Un interrogatoire plus serré mené sous la menace des crocs du chien eut raison de la bravache du traître qui avoua ses activités pour l'ennemi et notamment la mission consistant à situer le refuge dans la forêt, d'en reconnaître les voies d'accès, les postes de garde et d'en évaluer l'armement. Sa confession écrite et son exécution rapide mirent un terme à sa carrière.

L'épisode eut pour Jean et ses initiatives une conséquence fort heureuse: mal accueilli au départ, il fut désormais respecté. Il en profita pour imposer une escorte aux corvées de ravitaillement. Il avait en effet remarqué que des réfractaires désignés pour la corvée ne rentraient pas avec celle-ci. En toute logique il voulait que le camp soit étanche dans les deux sens. Peu à peu, il obtint l'application d'autres mesures et notamment que les patrouilleurs puissent manger les premiers, une alerte étant toujours possible.

Et Noël arriva avec un grand branle-bas, l'Organisation Civile, cette providence, souhaitant, à l'occasion de cette fête que tous festoient. Jean escorta des corvées pour ramener au refuge des "délicatesses" qui avaient été stockées chez Gaston Constant: de la bière, du vin, des pâtés, des charcuteries, de la viande de boeuf, de quoi faire un festin. Ce fut enfin l'occasion de rencontrer Richard à qui on avait présenté les gardes et patrouilles comme de l'insubordination mais qui, au grand dam des délateurs, approuva entièrement les initiatives de "l'indésirable" avec lequel il s'entretint longuement. Ensuite il appela le chef du refuge et nomma Jean patrouilleur-

chef de la sécurité, le laissant libre d'apporter toutes les améliorations qu'il jugerait utiles pour la sauvegarde du camp, "son camp". Ils parlèrent ensuite du traître; Richard aussi craignait que d'autres espions soient passés à travers les mailles fort larges du filet tendu. Jean s'engagea, maintenant qu'il était investi de pouvoirs, à améliorer son système en incorporant les gardes-chasses et forestiers qu'il saurait maintenant convaincre.

Une préoccupation majeure agitait sa réflexion quant à la stratégie à appliquer en cas d'attaque du camp. La forêt n'était accessible seulement que par le nord mais comment résister à un assaut avec les six hommes dont il disposait alors qu'il en aurait fallu une trentaine. Quinze à vingt fusils et des munitions dormaient dans un coffre et pouvaient donc équiper cette troupe qu'il fallait entraîner. Le refuge disposait aussi d'un FM.

Dès le lendemain, Jean entreprit le responsable du refuge qui se montra malléable à souhait, les paroles de Richard étant encore toutes proches. Deux jours après la Noël, une patrouille algéro-belgo-canine effectuait un ratissage de tout le secteur considéré comme perméable. Dire que les gardes étaient fous de joie serait exagéré mais la chance renforça le bien-fondé des mesures prises car quelques jours plus tard, ils s'emparaient d'un deuxième espion et trois jours après d'un troisième. L'efficacité du système étant largement prouvée Jean ne dut plus sortir les gardes du "lit"; ceux-ci terminaient le petit déjeuner quand il arrivait à la cuisine suivi des Algériens. Seul le cuisinier dérangé par ces nouvelles habitudes fort matinales bougonnait; ces grommellements cessaient d'ailleurs quand "l'homme au chien" -c'est ainsi que les réfractaires le nommaient entre-eux- le regardait dans l'oeil.

Malgré ces dispositions plus favorables, la capture récente de trois mouchards demeurait une sérieuse préoccupation; la disparition de ceux-ci entraînerait inéluctablement une expédition allemande contre la forêt de Signy-le-Petit. Aussi pendant les trois semaines qui suivirent Jean fut occupé de cinq heures du matin jusqu'à parfois huit heures le soir, l'esprit toujours en éveil.

Il avait fait des exercices de tir, loin de l'asile, avec les Algériens; il avait tiré avec le FM, il avait affranchi les Russes de la corvée bois, il avait supprimé la consommation d'alcool tout en sachant bien que des bouteilles rentraient encore mais on ne se saoulait plus ouvertement; ça se passait dans les cagnas le soir. Il savait que tout un tas de manigances s'opéraient par devers lui mais il savait aussi qu'il ne pourrait jamais rien tirer de la fange qui l'entourait; lui-même n'était pas construit pour la quiétude, il rêvait de plaies et de bosses. Un jour le refuge avait eu la visite d'une camionnette tôlée garnie d'hommes qui, à vue de nez, semblaient avoir une vie autrement excitante que la sienne; à l'arrière du véhicule, dissimulé par une bâche tendue, Jean avait vu un fusil-mitrailleur en batterie. On ne circulait pas dans cet équipement sur les routes si on n'avait pas l'intention de l'employer en cas de nécessité. Enfin ces hommes avaient quelque chose dans l'oeil qu'il croyait

avoir dans le sien: l'enthousiasme. Il avait demandé au responsable de l'équipe motorisée de repartir avec eux; ce dernier refusa de telle façon qu'il ne put insister<sup>16</sup>.

Le vendredi 25 février, vers 6h30 du matin, au moment où la patrouille matinale rejoignait le "Gros Fau", où elle laisserait deux hommes de faction, le chien grogna de façon très agressive, fit des virevoltes rapides, s'assit face au nord et émit un aboiement étouffé. Fort intrigué, Jean s'agenouilla, enlaça la bête qui tremblait. Perplexe il se releva, réfléchit et à cet instant une rafale d'arme automatique suivie d'une deuxième trouèrent le silence de la forêt. "Ça vient de chez Gaston", dit-il, "il faut aller voir ce dont il s'agit." Il entraîna ses hommes vers le nord. "Vous aussi", cria-t-il aux deux hommes qui devaient assurer la garde au gros hêtre. En route, il pensa: "il n'y a pas de mitrailleuse, ni de FM à la ferme, ça ne peut donc être que les Allemands<sup>17</sup>". Cette pensée lui inspira une tactique: il divisa sa troupe, envoyant quatre Algériens, au plus court chez Gaston, avec mission d'observer les lieux depuis la lisière du bois et de le couvrir dès qu'il le verrait sortir du bois plus à l'est. Lui-même et son compagnon marchaient toujours vers l'orient quand le chien marqua à nouveau de l'agitation. Arrêtant son acolyte et suspendant sa respiration, il écouta intensément et perçut une sorte de bruissement tout à fait étranger au murmure habituel de la forêt. Il décida qu'avant de savoir ce qui se passait chez Constant, il fallait élucider ce fait nouveau.

Tout en progressant, le bruit s'amplifia devenant un vrombissement qu'il prit d'abord pour celui d'une flotte aérienne mais ce n'était pas ça ... Des camions peut-être, oui des camions bien sûr mais alors fort nombreux. A cette heure matinale, c'était plus que suspect. Ils marchèrent au bruit, en gros vers la Loge Rosette, par un chemin dont Jean connaissait la moindre brindille. Ils arrivèrent à un coupe-feu et se séparèrent, marchant sous le couvert de chaque côté de celui-ci, le caporal à gauche, lui à droite. Maintenant, c'était une certitude; il s'agissait bien de camions qui manoeuvraient. Soudain, ils furent arrêtés par les détonations de plusieurs coups de feu. Il faisait encore très sombre; à part les quelques flammes de départ des armes, on ne pouvait rien discerner. Ils s'abritèrent derrière deux gros arbres et ils attendirent les événements. Duc grognait toujours le museau pointé dans une direction bien précise; il le caressa pour le calmer et sentit que le poil était hérissé, signe indiquant la présence d'inconnus à proximité.

<sup>16</sup> Il s'agissait de Kid et de deux autres membres de la bande à Martial.

<sup>17</sup> En fait, Gaston Constant avait assisté à l'investissement du village de Rièzes par une troupe allemande fort nombreuse. Voulant prévenir le refuge, il avait couru de sa ferme vers le bois mais ne put échapper aux ennemis qui la cernaient déjà. Grièvement blessé et hospitalisé d'urgence, il ne fut toutefois pas arrêté invoquant la peur provoquée par l'arrivée des soldats.

Jean n'était pas un modèle de patience, il savait que le temps jouait contre lui; il aligna son mousqueton dans la direction approximative indiquée par le chien et fit feu. Une intense fusillade s'ensuivit sans pour autant qu'aucune balle ne sifflât à ses oreilles, par contre, un coup d'oeil avait situé avec précision la position de l'ennemi. Il traversa en deux bonds le coupe-feu pour rejoindre le caporal, lui donna des instructions et rejoignit sa position initiale. L'Algérien tira, les Allemands répondirent; pendant que l'ennemi rechargeait ses armes, Jean fit un bond en avant de 15 à 20 m; nouveau coup de feu, nouveau bond en avant. Il gagna ainsi environ 100 m, son compagnon devant se tenir quiet jusqu'à ce qu'il tire à son tour; si c'était nécessaire, le caporal couvrirait sa retraite.

Il y avait plus de 15 minutes que le dernier coup de feu avait été tiré. Il faisait maintenant assez clair pour voir à travers le fouillis de branches basses encore défeuillées et il vit une trentaine de camions bâchés, rangés sur le chemin entre la Loge Rosette et l'Etoile! Nom de Dieu! Ce n'était pas une patrouille égarée ça; il devait prévenir le camp tout de suite, décrocher sans se faire repérer. Mais ces 25 ou 30, peut-être 35 camions n'étaient pas venus à vide. Ramenant son regard vers la droite, il vit des centaines d'hommes, qu'il avait dépassés tantôt sans les voir à cause du manque de clarté, l'arme au pied, rangés en rang d'oignons dans la prairie qui longeait le chemin forestier. Certains couraient d'un groupe à l'autre et revenaient vers le centre de la concentration.

Les coureurs, arrivés devant un grand maigre qui portait des jumelles en sautoir, se figeaient au garde-à-vous, recevaient sans doute des ordres et repartaient vers d'autres missions. L'escogriffe aux jumelles était-il le chef qui commandait l'opération? Jean s'appuyant sur un arbre leva le mousqueton et prit l'alignement de l'officier; il devait faire feu dès que la cible serait dégagée et elle ne cessait d'être à moitié dissimulée par les sous-fifres qui venaient aux ordres. Il n'avait droit qu'à un coup de feu car un raté ferait aussitôt disparaître la cible derrière la troupe. Le gradé apparut, dégagé de son entourage; Jean tira et fit mouche. Un attroupement se forma immédiatement autour du corps tandis que les éclaireurs déjà déployés tiraient des salves de coups de fusils probablement au hasard. Le caporal couché s'était recouvert de feuilles mortes; Jean collé à l'arbre se confondait avec lui. Il y eut des coups de sifflets, la fusillade s'arrêta pour reprendre sporadiquement et de façon désordonnée. Jean savait ce qu'il voulait savoir: son coup de feu avait sans doute réussi à perturber les mouvements de l'ennemi pendant quelques temps; c'était le moment d'aller chercher des renforts, à deux ils ne pourraient contenir tous ces assaillants.

Ils décrochèrent sans histoire avec quelques coups de feu de part et d'autre, du côté allemand pour les intimider, du leur pour montrer qu'ils ne l'étaient pas. Revenus au Gros Fau, Jean y laissa les deux Arabes de garde,

leur recommandant d'avoir l'oeil, ajoutant: je fais un saut jusqu'au camp et je reviens avec le FM et du renfort; on va leur en faire voir.

Il partit au galop. Quand il arriva au PC, il fut stupéfait de la pagaille qui y régnait. Candido, il croyait les trouver en armes, prêts à le suivre; il les savait paresseux, crasseux mais pas lâches. Il chercha le chef qui, étonné qu'il ne fût pas mort, ne voulut rien savoir: "On fout le camp!" Il eut beau se démener, gueuler, lui dire que les Allemands étaient toujours bloqués à la Loge-Rosette, l'autre n'avait que ces mots à la bouche: "On fout le camp!" - "Et le caporal et son compatriote qui nous attendent au "Gros Fau"?" insista encore Jean. "Démerde-toi, ce sont "tes" Algériens, nous on fout le camp... Ce sont les ordres." - "Mais nom de Dieu, il y a 20 fusils et des munitions en pagaille, nous avons un FM, on ne va pas se tailler ainsi?"

Le chef répéta: "Nous, on fout le camp, ce sont les ordres! Occupez-vous de tes Algériens!" Jean enrageait balançant entre la volonté de se battre encore et le sentiment d'une impuissance relative. Il ignorait aussi le sort des Algériens envoyés vers la ferme de Gaston Constant et censés le renseigner sur les tirs entendus dans cette direction.

Un dernier sursaut le conduisit vers la baraque des Algériens pour y récupérer le FM. La troupe était revenue pendant que lui-même partait vers l'est mais ne rapportait aucune information. Ils semblaient n'avoir observé aucun mouvement et les tirs ne s'étaient pas répétés. Jean espérait qu'avec ses cinq compagnons bien armés et le concours du FM, il pourrait infliger des pertes sévères aux shleus. Après, il aviserait. Cependant, chez les Nord-Africains une nouvelle désillusion l'attendait et bleu de rage il dut admettre qu'ils n'avaient pas tout à fait tort. "En Algérie oui, mais ici, où à part lui, ils étaient à peine considérés, ils refusaient de risquer leur peau pour des gens qui eux-mêmes foutaient le camp; si tout le monde se battait, résistait, oui, mais pour couvrir la retraite des trouillards non; leurs pères avaient déjà fait ça pour les français..."

Il fallait renoncer mais auparavant il devait libérer la garde laissée au "Gros Fau". Sans appui, il ne pouvait en aucune manière s'enquérir des événements concernant la ferme de Gaston d'où des tirs avaient été entendus 3 ou 4 heures auparavant. Mais concernant les troupes qu'il avait observées à l'est, il voulait se rendre compte de leurs mouvements éventuels. Il repartit sous le couvert dans cette direction et revit bientôt la concentration allemande qui n'avait pas bougé d'un pouce. Il résista difficilement à la tentation de faire un nouveau carton mais douta de sa chance d'échapper à un parti aussi important.

Il se replia vers le camp déserté et suivit les Algériens qui avaient fait entre-temps leur paquetage. Ils n'eurent aucune peine à suivre la piste des fuyards qu'ils rejoignirent vers 14h. Au cours de l'après-midi, ils aperçurent

à plusieurs reprises des exploitations agricoles vers lesquelles le chef du refuge orientait progressivement les réfractaires qu'il avait en charge. A l'approche du village de Salles, le groupe ne comprenait plus que 3 gardes-chasses, les Américains, le cuisinier, le responsable, les Algériens et Jean.

Le chef informa celui-ci que lui et ses Nord-Africains devaient se diriger vers le village et atteindre la ferme d'un certain Albéric. La vêtue des Algériens -certains étaient dotés d'une défroque militaire marquée dans le dos d'un énorme KG<sup>18</sup>- ne permettait pas d'atteindre le village en plein jour. Jean attendit donc la nuit et se glissa dans l'obscurité suivi à bonne distance de ses acolytes. Son mousqueton armé et dissimulé derrière son dos, il frappa enfin à la porte particulière de la grosse ferme. Il entendit des voix discuter, puis la porte s'ouvrit découvrant une femme qui l'examina avec attention; elle alluma une lanterne placée au-dessus du linteau, reprit son examen: "Vous venez des Rièzes" demanda-t-elle?. Il inclina la tête en signe d'assentiment; "Entrez alors Monsieur", dit la jeune femme, "on n'était pas sûr mais on vous attendait."

Cet accueil calme et serein se distinguait de celui qu'il avait connu antérieurement. Il sut à cet instant que tout dorénavant serait différent. S'il n'avait pu se battre dans un vrai maquis, du moins était-il convaincu d'avoir assuré une meilleure sécurité du refuge et finalement la sauvegarde de ses occupants. Il avait accompli cette tâche avec peu de moyens et en dépit de toutes les oppositions et les aversions que ses initiatives avaient suscitées.

Demain, peut-être, un authentique maquis l'accueillerait!

## LES ACQUIS DE RIÈZES

En dépit de cette évacuation, la création et le fonctionnement pendant plusieurs mois de Rièzes permirent de mettre sur pied une organisation civile et une logistique remarquables. Outre le fait méritoire d'avoir soustrait de nombreux jeunes au travail obligatoire, d'avoir protégé des prisonniers évadés et recueilli des aviateurs alliés, le réseau mis en place avait pu, grâce à ses ramifications environnantes, les disperser vers des destinations sûres. De plus, l'intendance assurant notamment le ravitaillement du refuge était un modèle du genre. Bien implantée et rassemblant des gens dévoués et qualifiés, la perte de Rièzes n'eut pas de retentissement sur son fonctionnement qui s'amplifia par la suite au profit du maquis.

<sup>18</sup> KG : Kriegsgefangenen (prisonniers de guerre en allemand).

Le service d'intendance fut créé à la demande de Richard, par Albert, dans le canton de Chimay et dirigé par son collaborateur A. Bruniau (Gérard)<sup>19</sup> qui se consacra à cette tâche avec l'aide d'environ 20 agents locaux présents tant à Chimay que dans une douzaine de villages.

Ce service d'intendance était une véritable pompe aspirante et foulante qui drainait les produits les plus divers dans un rayon de 25 km et les concentrait à l'économat des soeurs de Ste Chrétienne à Chimay. Le chemin de fer vicinal de Chimay à Cul-des-Sarts jouait dans le système le rôle d'un véritable pipe-line. Les produits de la collecte étaient chargés le soir à Chimay dans la voiture marchandises. Le wagon était ensuite largué à Rièzes où le fermier Gaston Constant venait en chercher le contenu. Ensuite, une colonne de porteurs, arrivant du camp de Rièzes prenait livraison des marchandises à la ferme. Le chemin de fer fut d'ailleurs durant la guerre l'instrument privilégié de nos transports. Déjà en septembre 43, une des voies essentielles d'approvisionnement du premier maquis avait été le vicinal de Melreux à Manhay.



Fig. 7. Le tram vicinal de Chimay à Cul-des-Sarts, pipe-line ravitaillant le refuge des réfractaires de Rièzes ainsi que les maquis du Lohan et des Haut-Marais.

<sup>19</sup> Instituteur borain, recherché pour son activité au sein du FI et réfugié en Thiérache.

Avec le développement des activités de nos maquis en Thiérache, l'organisation de l'intendance tant dans le domaine des denrées alimentaires que dans celui de l'habillement et de la logistique devait encore intensifier l'usage de la ligne Chimay/Cul-des-Sarts suivant la progression de nos implantations notamment au Lohan et ensuite aux Hauts Marais. Plus tard, le chemin de fer nous alimenterait jusqu'à Chimay en marchandises provenant soit de Charleroi soit de Liège.

La bonne gestion de l'intendance, témoignage d'un énorme élan de solidarité de la population de la Thiérache ne put évidemment éviter grippages et tragédies. C'est ainsi que le boucher de Rièzes, Léopold Vereecke, fut déporté et mourut en camp de concentration. Avec le développement du réseau en faveur des maquis surtout en 44, d'autres victimes furent arrêtées et connurent un sort funeste. Toutefois, l'organisation civile s'était construite avec des règles strictes de sécurité limitant ainsi les dégâts causés par l'ennemi dans ses rangs.

L'évacuation du refuge de Rièzes ne peut en aucun cas être considéré comme un échec. Rièzes fut une aventure généreuse dont le grand mérite fut d'avoir créé cette intendance régionale, base du formidable réseau d'approvisionnement qui se développa et soutint nos actions contre l'ennemi jusqu'à la libération.

## VERS LA MISSION HOTTON

Quelques semaines après l'équipée à l'étoile rouge et pendant que les réfractaires se vautraient dans l'oisiveté au refuge de Rièzes, eut lieu près de Namur la première rencontre entre Mr Douchamps devenu Nestor, Richard et Ulysse, sorti de sa Thiérache pour la circonstance.

Richard n'avait pas chômé pendant les mois d'octobre et de novembre 43: il avait rallié le service W créé par Albert L'Entrée (alias Bob ou Wo) à Namur et avait ourdi sa trame dans les cantons de Fosses et d'Eghezée infiltrant ainsi progressivement tout le Namurois. Seule la région de Philippeville-Florenne lui avait échappé.

Le ralliement du Service W était un atout majeur pour la cohésion du réseau. Ce groupe composé de postiers, d'agents des téléphones, de policiers (polices communale et judiciaire, gendarmerie) et d'agents communaux s'était spécialisé dans la surveillance de l'administration militaire et de la police ennemie dont les mouvements, le courrier et les communications téléphoniques

étaient épiées voire interceptées. Cette unité pouvait devenir le pivot de nos communications internes.

Il devenait impérieux de mieux structurer le réseau, ceci d'autant plus que Richard avait rompu les contacts avec la direction nationale du Front de l'Indépendance. Outre des divergences sur des problèmes de gestion, le premier était persuadé que la seconde était noyautée par les communistes et nourrissait, en dehors de la lutte active contre l'occupant, des projets politiques de prise de pouvoir au moment du départ des Allemands. Richard, profondément démocrate et socialiste, ne voulait en aucun cas être mêlé à une quelconque tentative de putsch fomentée par l'extrême-gauche.

Un problème se posa dès lors: quel nom choisir pour le nouveau réseau indépendant? Il fallait éviter de perturber les militants et les sympathisants que l'on avait habitués au sigle FI. Après conciliabule avec Nestor, on opta pour le nom "Front de l'Indépendance-Namur" dont le sigle serait FIN. Ce nouveau nom apparut désormais dans le périodique clandestin édité par Richard.

Cette question réglée, les tâches furent réparties entre 3 hommes: Richard demeurait chef du réseau Thiérache-Namurois; Nestor devenait sa "doublure" et le conseiller d'organisation de l'ensemble tout en maintenant les contacts de l'ancien réseau Franckson; à Ulysse échoyait la responsabilité des équipes d'action à étoffer en Thiérache et à créer à Fosses-Florennes et dans le nord du Namurois. Quant à Bob (Wo), il devait, en plus de sa mission de chef du groupe W, assurer la sécurité de la direction du réseau.

L'extension de l'organisation et son autonomie exacerbèrent les besoins de financement de la lutte clandestine. Le moyen envisagé pour les régler fut évidemment la mise au point d'un hold-up de grande envergure sur des timbres de ravitaillement. Grâce à ses agents présents dans toute l'administration de Namur, Wo pouvait fournir les informations sur le cheminement des feuilles depuis leur départ fortement escorté de Bruxelles jusqu'à leur distribution dans les bureaux de ravitaillement de l'agglomération namuroise, également surveillés par la police et la gendarmerie.

Fin décembre 43, notre hébergement aux Hauts Marais fut compromis par une neige tenace. Malgré cela, c'est à contre-cœur, qu'Ulysse remonta sur Namur pour y reprendre le terrorisme urbain avec les vétérans de sa vieille bande: Kid, Mickey, Spada, Stan et Tarras ainsi que 3 nouvelles recrues paraissant particulièrement aptes, André (Jacques Loriaux), Louis (Louis Salmon) et Strangler (Célestin Evrard). Ils troquèrent leurs grossiers vêtements d'hommes des bois contre des costumes bourgeois décents, se dispersèrent dans des planques de l'agglomération namuroise et procédèrent aux reconnaissances des lieux avec les agents W mis à leur disposition par Wo.

Quelques opérations secondaires de financement furent tentées pour se réhabiliter au terrorisme urbain. L'une d'elles se solda par la mort accidentelle du chef de gare allemand et de son adjoint, venus stupidement interférer avec le vol de fonds contenus dans un fourgon en gare de Namur. Enfin, le 19 janvier, bien au fait d'une faille dans le dispositif de sécurité, la bande s'emparait des 35.000 feuilles de ravitaillement convoitées. Une faible partie de celles-ci fut distribuée à nos illégaux vivant dans des planques; le reste fut négocié et alimenta notre trésorerie de plusieurs millions de francs de l'époque, c'est-à-dire de quoi couvrir nos besoins jusqu'à la fin de l'occupation. L'ennemi ne put jamais mettre la main sur notre trésor de guerre, mais par une ironie tragique du sort, l'aviation américaine nous priva de plus d'un demi-million déposé dans un coffre de la poste de Namur et brûlé lors des bombardements de la gare et du quartier environnant le 18 août 44!

Immédiatement après le hold-up, Stan, André et Strangler repartirent pour la Thiérache afin d'y reprendre en main les équipes en voie de développement.

Spada, Kid, Tarras et Louis demeurèrent à Namur pour y rassembler des armes abandonnées par l'armée française dans la région d'Eghezée au cours de la bataille de mai 40 et cachées par des sympathisants; Ulysse et Mickey faisaient la navette entre la Thiérache et Namur.

Le 29 février 44, Spada, Tarras et Louis furent fortuitement capturés à Jambes, pendant leur sommeil, au cours d'une opération visant des tiers. Immédiatement les autres membres du groupe changèrent de planques et de lieux de rencontre. Quelque catastrophique que fût cette arrestation de combattants aguerris, elle sauva tout le groupe d'un piège mortel. En effet, ainsi que nous l'apprîmes en 47, un commandant de chasseur ardennais, couvert de gloire, rapatrié comme malade de l'Oflag (camp d'officiers prisonniers) de Prentzlau et engagé dans notre réseau en qualité de conseiller militaire, était un agent de l'Abwehrstelle (contre-espionnage allemand). Il avait permis à ses patrons de percer les identités d'Ulysse et de Nestor et leur avait procuré la localisation des planques d'Ulysse et de ses principaux collaborateurs. L'Abwehr, qui avait perdu la trace de "la bande Franckson d'Erezée" depuis septembre 43, décida d'en finir avec ces terroristes coriaces et évanescents et monta un vaste coup de filet pour la fin février 44. Les arrestations de Jambes par la Sicheits polizei de Dinant entraînèrent l'évaporation immédiate des autres membres du groupe et firent avorter la tentative de l'Abwehr. Ulysse en profita pour changer et de look et de nom et prit celui de Martial. L'échec de cette tentative de rafle ne diminua en rien l'intensité de la traque ennemie: les Allemands savaient maintenant qu'il ne s'agissait plus de la "bande Franckson d'Erezée" mais d'un réseau tentaculaire que le Kommandeur du Sicheitsdienst Wallonie baptisa "Sabotage und Widerstandsgruppe Franckson". Notre organisation était dans le collimateur

à la fois de la SIPO<sup>20</sup> et de la GFP<sup>21</sup> de Bruxelles, de la section 363 de l'Abwehr<sup>22</sup>, de la GFP de Charleroi et de la SIPO de Dinant. Le signalement de ses dirigeants fut même donné à la Gestapo de Paris et communiqué jusqu'à la frontière espagnole.

En avril 44, Arthur Cacheux fut arrêté comme notable socialiste et otage au cours d'un bref retour dans le Borinage. L'ennemi ignorait que Cacheux et Richard, qu'il recherchait, ne formaient qu'une personne.

Après l'arrestation de Richard, Nestor devint le chef du FIN. Son but: activer la réalisation du plan qu'il avait élaboré avec Richard, c'est-à-dire créer, dans le Nord-Namurois une branche d'action directe à côté du mouvement de Résistance civile comme Martial l'avait réalisé en Thiérache. L'organisation civile devenait l'appui logistique des groupes d'action directe: maquisards dans les zones forestières; agents clandestins vivant dans des planques en dehors de celles-ci. A côté de ces partisans actifs (PA) étaient créés des partisans de soutien (PB), auxiliaires des premiers, ainsi que des volontaires pour les combats de la libération (SH). La base de l'organisation territoriale cessa d'être le canton mais devint le district dont les limites ne devaient plus coïncider avec une sectorisation administrative officielle. Nestor codifia toute cette construction dans ses "instructions générales" d'avril 44 dont nous possédons encore des fragments. Dans ce schéma, Martial désigné comme chef des PA (CHP) devait contrôler, en plus de la Thiérache, les embryons d'unité créés à Auvélais et à Stave.

Fin avril, Nestor fut mis en contact à Liège par l'intermédiaire de Kid et de Luc Congo (Georges Luchie), avec Léon Joye (Ernestine ou Ernest), un des 3 agents parachutés par le SOE pour la mission Hotton dite de "sabotage de harcèlement militaire". Ces contacts se développèrent très rapidement: début mai le FIN s'intégra dans le nouvel organisme et devint la Région II du Service de Sabotage Hotton.

<sup>20</sup> SIPO : SicheitsPolizei.

<sup>21</sup> GFP : Geheime FeldPolizei.

<sup>22</sup> Abwehr : contre espionnage.



la branche action au sein de la 2ème direction du Ministère de la Défense Nationale Belge à Londres. Cette mission appelée "Stanley" donna naissance au plan "Cheval de Troie" définissant le rôle de l'Armée Secrète (AS) dans la participation de la résistance armée à la libération du pays.



Fig. 8. Le major-général Sir Colin Gubbins, patron du SOE.

Pour permettre à la mission Hotton d'atteindre rapidement l'efficacité souhaitée, elle devait être débarrassée des tâches étrangères à son objectif essentiel: ses liaisons-radio avec Londres se feraient sur le réseau-radio développé pour l'Armée Secrète (AS) et les agents du SOE mais avec ses codes propres; le matériel de sabotage et l'armement nécessaires seraient parachutés sur les plaines de l'AS. L'organisation dépendrait directement du SOE via la 2ème direction du Ministère de la Défense Nationale Belge à

Londres; elle aurait à effectuer ses missions en dehors de l'ossature territoriale de l'AS car il était essentiel qu'elle ne soit gênée ni par la lourdeur de la structure pyramidale de l'AS, ni par la durée nécessaire à la mise en place de celle-ci. Cependant, une liaison au sommet avec le QG de l'AS était prévue pour éviter des interférences sur les objectifs ciblés.

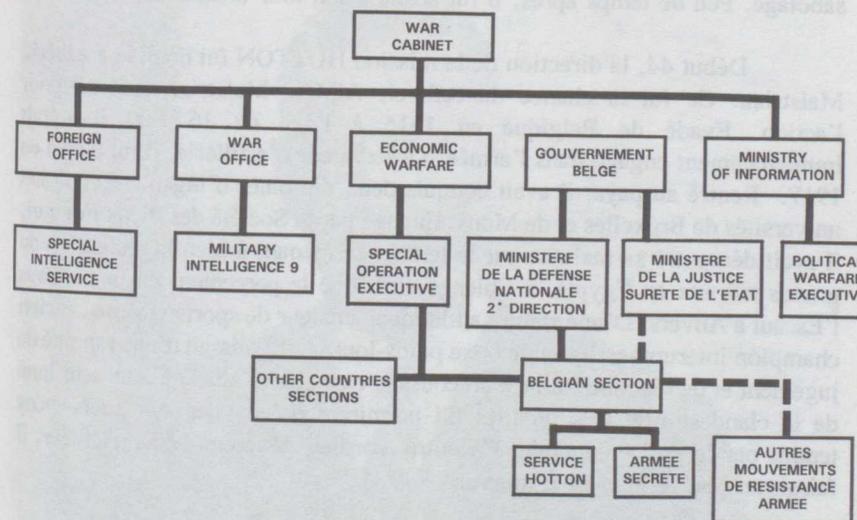


Figure D.  
Place du Service Hotton dans l'organigramme de la guerre secrète à Londres et en Belgique occupée:  
SIS: Special Intelligence Service,  
MI9: Military Intelligence Service,  
PWE: Political Warfare Executive,  
SOE: Special Operation Executive.

Le général Yvan Gérard, commandant de l'AS en 43 ne voyait pas d'un oeil favorable la création d'un tel organisme: il craignait que ses actions ne vinssent perturber son plan général d'opérations. C'est "avec une certaine répugnance, sinon contraint et forcé"<sup>2</sup> qu'il obéit aux directives de Londres et chargea le colonel Mardulier de créer la nouvelle structure. Cette

<sup>2</sup> Lieutenant général Yvan Gérard (1962) : Armée, Secrète, souvenirs de Commandement, 1 vol. La renaissance du livre éd., Bruxelles p 41.

répugnance fut perceptible plus tard au niveau même de l'état-major général de l'AS et fut ressentie d'ailleurs dans des difficultés relationnelles entre ces autorités et le Service Hotton. Elle n'altéra cependant pas les relations d'homme à homme sur le terrain.

Mardulier s'attela à sa tâche mais fut arrêté prématurément en novembre 43. Le major Lempereur prit sa succession et se rendit rapidement compte qu'il lui serait impossible de mettre sur pied à lui seul un service de sabotage. Peu de temps après, il fut arrêté à son tour (décembre 43).

Début 44, la direction de la mission HOTTON fut confiée à Albéric Maistriau. Ce fut la chance de celle-ci. Albéric Maistriau était né pour l'action. Evadé de Belgique en 1916 à l'âge de 16 ans, il s'était immédiatement engagé dans l'armée. Observateur d'artillerie, il fut blessé en 1917. Rentré au pays, il avait conquis deux diplômes d'ingénieur civil aux universités de Bruxelles et de Mons. Engagé par la Société des Pieux Franqui, il avait démontré sa maîtrise sur le terrain en menant à bien la réalisation de grands travaux en Egypte, à Chicago ainsi que le percement du tunnel de l'Escaut à Anvers. D'une stature athlétique, amateur de sports violents, ancien champion interuniversitaire de boxe poids-lourds, il jouissait d'une rapidité de jugement et de réaction jointe à un courage exemplaire ainsi qu'à un sens inné de la clandestinité. Ces qualités lui permirent d'échapper aux guets-apens tendus par la police ennemie. En outre, cordial, généreux et guindailleur, il faisait un parfait meneur d'hommes.

Dès 40, Albéric Maistriau avait été enrôlé dans la Résistance par Walthère Dewé, ingénieur aux PTT et fondateur du Service de Renseignements Clarence. Sa connaissance étendue du tissu industriel du pays l'avait rapidement haussé au rang de très précieux espion, mais en résistant énergique et pragmatique, il était sorti de sa mission stricto sensu et avait développé une cellule de sabotage. Il considérait, en effet, qu'il était parfois préférable d'exploiter directement les renseignements obtenus sur des objectifs à détruire que de se borner à la simple transmission des informations.

La mission HOTTON fut épaulée au printemps 44 par le parachutage en Belgique des 3 agents dits du "TEA Squad", T, E, A étant les initiales des noms de code-radio des 3 agents: Thérèse, Ernestine et Annette, de leurs vrais noms respectivement Adhémar Delplace, Léon Joye et François Mathot. Ceux-ci devaient commencer des sabotages individuels, prendre contact avec le responsable du futur service ainsi qu'avec le réseau-radio de l'AS et prospecter les possibilités de recrutement d'équipes locales.

A la différence de ses deux prédécesseurs, Albéric Maistriau, devenu HOTTON entre-temps, appliqua une méthode plus incisive, ralliant systématiquement et le plus rapidement possible des groupes existants déjà rompus aux opérations de sabotage et capables de s'intégrer dans un plan

d'ensemble de harcèlement. Aidé de ses collaborateurs directs et du TEA Squad, il y réussit en quelques semaines et put ainsi disposer d'équipes à Morlanwelz, dans la région de Chimay-Mariembourg, à Ottignies, Fosses, Eghezée, Namur, Melreux, Vielsalm, Liège et Bruxelles totalisant environ 350 résistants.



Fig. 9. Albéric Maistriau (Hotton), ingénieur civil.  
Agent du Service Clarence. Fondateur et Patron du Service Hotton.

Le succès des actions menées par le nouveau service fit d'Hotton une sorte de gourou que, malgré les réticences de certains, quelques dirigeants de l'AS et en particulier le Colonel De Ridder (Chevalier), chef du groupement génie, consultaient pour les opérations qu'ils envisageaient d'exécuter.

L'intégration à la mission Hotton du FIN dirigé par Nestor depuis l'arrestation de Richard (A. Cacheux) en avril 44 fut un des éléments de force du réseau. En effet, le FIN regroupait six des secteurs précités mais avait en outre implanté des maquis particulièrement aguerris en Thiérache.

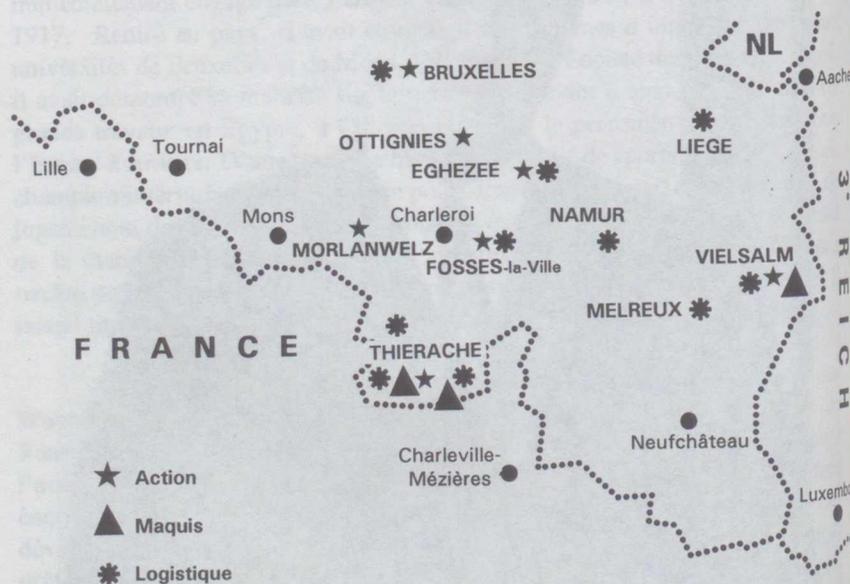


Fig. E.  
Implantation des différentes unités du Service Hotton.

## LES DRAMES DE MAI 1944

Après leur première rencontre d'avril 44, Nestor et Ernest alias Ernestine (Léon Joye) se mirent très rapidement d'accord sur le schéma de coopération: Hotton fournirait armement et entraînement des groupes d'actions et définirait les objectifs des sabotages de commun accord avec le FIN. La liaison avec Hotton et l'instruction des saboteurs serait assurée par Ernest, pour Liège et l'Ardenne et par Annette alias Valentin (François Mathot) pour le Namurois et la Thiérache. Cette décision déchargeait Martial de sa mission dans le Nord-Namurois mais laissait Florennes (District Philippeville) dans ses attributions. Valentin prit contact en mai avec Hector (Pierre Lamin), commissaire de police de Louvain, ancien agent du MNB recherché par l'ennemi et adjoint de Nestor pour le Nord-Namurois.

Pendant cette même période de préparatifs intenses, Nestor et Martial mirent au point les plans de sabotages du réseau ferroviaire à pratiquer sur tout le territoire d'implantation du FIN (devenu la Région II du Service Hotton) au moment où les messages d'alerte de la BBC annonçaient l'imminence du débarquement allié. Ces plans, présentés à Ernest et soumis à Hotton, furent approuvés.

Il était donc temps de réunir les divers responsables du Nord-Namurois pour leur distribuer et leur commenter les instructions générales ainsi que les programmes de sabotage. Le responsable du district Philippeville, Ponsard (Maurice), recruté par Richard peu avant son arrestation, devait également être convié pour assurer la liaison avec Fosses.

La réunion fut fixée au 27 mai 44 et le château de Seron à Forville fut choisi comme rendez-vous ultime. Dans une note, adressée à Martial quelques jours plus tôt, Nestor le chargeait de prévenir Maurice; il laissait le premier libre de participer ou non à la réunion, sachant que celui-ci connaissait évidemment plans et instructions, les avait communiqués à la Thiérache et que cette région était déjà sur pied de guerre. Martial jugea sa présence inutile.

Un événement extérieur fit tout échouer. Duquenne, chef de l'unité des PA de Stave, manquait de discrétion dans ses activités: sa filature amena la Sicherheitspolizei de Dinant sur la trace de ses deux collaborateurs les plus proches, ainsi que sur celle de Ponsard. Ils furent tous quatre arrêtés le 26 mai. Ponsard, dans sa lâcheté, ne résista pas aux premiers interrogatoires, ne laissant pas le temps aux dispositifs de sécurité de fonctionner: il vendit à

l'ennemi non seulement la date du 27 mai et le lieu où il devait se rendre, Seron, mais également le but de la réunion à laquelle il devait participer.

Le 27 mai, en début d'après-midi, la Sichertspolizei et plusieurs compagnies de Waffen SS cernèrent le village et le château de Seron; elles y capturèrent Nestor, Pierre et les 2 adjoints de ce dernier: France Desmet (chef du district Fosses) et Camille Servais (chef du district Eghezée) ainsi que Roger Van Affelterre (Evan), trésorier régional.

Ces arrestations eurent des répercussions catastrophiques: disparition de la coordination régionale Thiérache-Namurois et désintégration des secteurs nord privés de leurs chefs. La Thiérache et le groupe W de Namur échappèrent complètement à ce désastre.

La SIPO de Dinant fêta la rafle de Seron par une orgie monstre: elle tenait enfin le "vieux bandit" (Oncle Nestor) que toute la SIPO traquait sans succès depuis plus d'un an.

Oncle Nestor, envoyé immédiatement à Breendonck, y fut l'objet des sévices les plus odieux de la part des SS flamands: ses tortures furent décrites par plusieurs témoins lors du procès de ses tortionnaires après la fin des hostilités. C'est dans un état d'épuisement total que Nestor atteignit Buchenwald en août 44 et s'y éteignit au début janvier suivant.

En deux jours de cette fin mai 44, l'Abwehr et la Sichertspolizei venaient de porter un coup dur au Service Hotton; en effet, le 25 mai, deux des 3 agents parachutés pour Hotton: Ernestine et Thérèse (Adhémar Delplace) étaient fortuitement capturés à Bruxelles, mais immédiatement identifiés grâce à l'agent de l'Abwehr infiltré dans notre réseau. Il s'agissait de Roch, ce commandant de réserve aux Chasseurs Ardennais dont le passé glorieux ne pouvait laisser soupçonner son appartenance à la section 363 de l'Abwehrstelle sous le pseudonyme de "Monsieur Albert"<sup>3</sup>. Comme nous le savons, une interférence de la SIPO de Dinant n'avait pas permis à l'Abwehr d'exploiter les renseignements sur la bande Franckson<sup>4</sup>; le jeu de Monsieur Albert n'avait donc pas été démasqué et il était entre-temps devenu le conseiller militaire du FIN. Cette fonction le conduisit naturellement à des contacts avec Ernest, ancien sous-officier aux Chasseurs Ardennais. Grâce à

<sup>3</sup> Dépôts de Joseph Schellewald et de ses adjoints Peter Schleiss et Otto Weill devant l'auditeur militaire de Bruxelles en 47, lors de l'instruction du dossier à charge de Joseph Guiof que l'Auditoriat Militaire nous a autorisés à consulter nous permettant de raviver des éléments qui étaient de notoriété au moment du procès.

<sup>4</sup> Cf page 155 à 157 / 164 / 172-173.

l'esprit de corps régnant dans cette unité d'élite, Monsieur Albert parvint à capter la confiance d'Ernestine et put communiquer à son chef allemand Schellewald<sup>5</sup>, alias Otto Schubert, l'existence de la mission Hotton, la liaison de celle-ci avec Nestor ainsi que le rôle d'Ernestine dans cette nouvelle organisation. En outre, Ernestine fournit à Monsieur Albert des indications sur un important transport de matériel de parachutage entre Villers-le-Bouillet et Liège, qui put ainsi être intercepté par la Feldgendarmerie le 19 mai 44.

La capture de 2 de nos 3 agents parachutés était en elle-même une catastrophe pour le jeune Service Hotton. Celle d'Ernest entraîna en outre la désorganisation temporaire du secteur de Vielsalm occupé par le Groupe E. En effet, ce groupe dépendait beaucoup plus de son instructeur Ernest que les autres unités du Service Hotton. Il s'était implanté dans une région qui n'avait pas été le théâtre d'importants combats en 40 et qui était dépourvue de charbonnages ou de grandes carrières: il n'avait dès lors pu récupérer ni armes de guerre abandonnées ni explosifs de mines volés. Tout son équipement devait provenir de parachutages après transit par les plaines de l'AS. En une semaine cette unité qui venait de recevoir son armement mais qui manquait d'explosifs se retrouvait orpheline de son réel patron et coupée de ses contacts avec Hotton.

Ernestine et Thérèse furent transférés immédiatement après leur identification dans une prison spéciale de l'Abwehr à Liège afin que leur capture demeurât ignorée le plus longtemps possible. Le souci de l'Abwehr d'éviter que Monsieur Albert ne fût démasqué conduisit l'ennemi à faire exécuter sans jugement les 2 agents parachutés à la citadelle de Liège le 4 septembre 44 au moment où l'Abwehr quitta la Belgique, y laissant Monsieur Albert avec code et fonds.

Le désastre de mai 44 n'eut pas de conséquences matérielles pour le Service Hotton en Thiérache: Martial y cumula les fonctions de Chef de la branche action et de coordinateur des activités logistiques dans les districts de Chimay et Couvin; les relations avec Namur furent préservées; Valentin assura la liaison avec Hotton. La disparition de Nestor fut cependant très durement ressentie par tous les anciens qui avaient oeuvré avec lui à Bruxelles, en Ardenne ou à Namur.

<sup>5</sup> Schellewald, commissaire en chef de la police criminelle de Düsseldorf avant la guerre, était un des collaborateurs directs du major, puis général Giskes, disciple préféré de l'amiral Canaris, chef de l'Abwehr. Giskes est responsable d'une des seules victoires de l'Abwehr contre les services secrets alliés: il parvint à anéantir le réseau du SOE aux Pays-Bas et paralysa la résistance hollandaise jusqu'en 1943 (Philippe Ganier-Raymond: "Le réseau étranglé", 1 Vol. Fayard Ed. Paris 1967).

Cet intellectuel raffiné avait conquis tous ses collaborateurs par sa droiture, son sens de l'organisation, la précision de ses instructions, la facilité de son approche et son humanisme. Bien que les penchants de cet ingénieur des mines et ingénieur électricien portassent ses loisirs plus vers la littérature, les arts graphiques et la musique, il s'était révélé homme d'action engagé pour la défense de la liberté dès ses études universitaires en organisant les manifestations pour Fransisco Ferrer <sup>6</sup> en 1906 à l'université de Liège.

En novembre 1914, mêlé à une affaire d'espionnage et recherché par l'ennemi, il s'était évadé de Belgique occupée avec sa jeune épouse. Séjourant d'abord en Angleterre, il y avait construit une usine de munitions. Il avait ensuite gagné la France où il avait travaillé dans une usine d'armement jusqu'à ce que le gouvernement belge installé au Havre le rappelât en 1918 pour participer à la reconstruction du réseau ferroviaire.

Les anciens de la branche action, notamment, ne pouvaient oublier qu'ils lui devaient la réussite de leurs opérations. En effet, il leur avait inculqué les principes de l'organisation du travail selon Fayol et Taylor, décomposant chaque opération en ses tâches élémentaires, définissant le rôle de chaque participant, le moment de son intervention dans chacune des étapes. L'élaboration de plannings minutés leur avait appris la rigueur dans l'analyse des opérations et de l'environnement dans lesquelles elles auraient à se dérouler.

Les programmes de sabotage élaborés par Nestor étaient précis; ses instructions générales sur le fonctionnement des réseaux clandestins, un modèle du genre. Tous ses collaborateurs considéraient Nestor comme leur père spirituel. Dans ces conditions, l'on comprend pourquoi Kid avait annoncé sa première rencontre avec Ernest en faisant passer à la BBC le message: "Nestor est le père d'Ulysse et de tous les petits Jérômes"; "Jérôme" dans le jargon interne du groupe désignant les anciens de Manhay.

## DE L'ANGLETERRE A LA THIERACHE

Valentin établit le premier contact avec le groupe de la Thiérache fin mai 44 par l'intermédiaire de Félix (Robert Ciparisse), courrier principal du groupe W affecté aux liaisons entre Namur et la région Chimay-Couvin. Le 8 juin, il rencontrait Martial et une partie de son équipe venus prendre possession de matériel parachuté à Somme-Leuze près de Durbuy soit à plus

<sup>6</sup> Fondateur du premier enseignement laïque en Espagne, objet de la hargne du clergé catholique, il fut arrêté, condamné après un procès inique et fusillé à Barcelone.

de 80 km de leur base; quelques jours plus tard, il logeait à Chimay, dans la villa du notaire Stévau, beau-frère de Constant (André Mairiaux).

Dès sa première visite au maquis, Valentin avait conquis la bande. Il ne se présentait pas en chef imposant ses directives, mais en homme de dialogue, en conseiller, en instructeur. De taille moyenne, bien charpenté, on sentait en lui une forte personnalité, rompue à toutes les techniques de la clandestinité et de la guerre subversive, "un vrai pro", comme le diraient les jeunes dans leur jargon actuel. Bien que d'un abord direct et amical, il faisait preuve de la plus grande discrétion, apparaissant en Thiérache et s'en évaporant sans que Martial ne sût d'où il venait ni où il se rendait. Seule une "boîte aux lettres" connue de Félix permettait de le joindre. Nous n'apprîmes le périple qui l'avait amené chez nous que longtemps après la fin de la guerre. Son itinéraire solitaire a tellement surpris les services anglais qu'après sa formation au métier d'agent secret, ils lui ont demandé de refaire en sens inverse le chemin qui l'avait conduit à la liberté.

\*

\*

\*

Ce hesbignon de Corswaren avait terminé ses études de technicien agronome à Waremmes et s'appretait à les continuer à la faculté de Gembloux lorsqu'il fut mobilisé en 39. Démobilisé le 15 août 40, dans l'incapacité matérielle de poursuivre ses études, il s'associa à un ami qui avait créé une fabrique artisanale de miel artificiel (sucre interverti).

Peu enclin à la passivité face à l'occupant, il s'était lancé d'emblée pour le compte du service O<sup>7</sup>, dans le renseignement, dans la recherche de terrains de parachutages tout en effectuant des sabotages de-ci de-là. En avril 42, il ne se satisfait plus de ce qu'il appelle de petites actions qui cependant en auraient contenté plus d'un. Menacé d'arrestation, il décide de partir pour l'Angleterre, seul et démuné de recommandations ou d'informations spécifiques. Il a vingt-trois ans et, sans trop se poser de questions, choisit le train comme moyen de transport.

Ainsi commence un lent périple qui va le conduire via Abbeville jusqu'à La Guerche, point de passage en zone libre. Arrêté par la police allemande, Valentin déclare vouloir se rendre au Congo belge par Marseille. Même pour un Allemand, la ficelle est un peu grosse et notre ami se retrouve dans la salle d'attente de la gare de La Guerche, attaché par une corde à un

<sup>7</sup> Mouvement Lambrechts, ancêtre de l'AS au Limbourg.

Français de la région, également arrêté. On lui a imprudemment rendu son argent.

Un train de marchandises stationne en gare sur la deuxième voie; deux sentinelles déambulent sur les quais. Nos deux prisonniers bien décidés à fausser compagnie à leurs geôliers, unissent leurs efforts et parviennent à couper la corde qui les relie. "Le train va arriver" dit Valentin. "A ce moment, avant qu'il soit à quai, on passe par la fenêtre, on s'élance, on se coule sous le train à l'arrêt et on disparaît vers le bois proche du côté opposé aux sentinelles". Ainsi fut fait malgré quelques coups de fusils heureusement stoppés par les deux trains à quai. Recueilli dans une ferme pendant quelques jours mais toujours en zone occupée, Valentin y rencontre un passeur qui s'engage à lui faire traverser la ligne de démarcation. "Tu verras", dit-il à Valentin, "c'est très simple: le passage se fait à vélo à 6 h du matin, au milieu de plusieurs centaines de journaliers qui vont travailler pour la journée en zone libre; tu adresses un cordial bonjour à la sentinelle allemande qui filtre le flot des gens en les faisant passer un à un et, normalement tu n'es pas contrôlé".

C'est ainsi que Valentin se retrouva peu après en zone libre où il logea trois ou quatre jours dans un bistrot. D'abord en camion, en faisant du stop, ensuite en train, il arrive sans encombre à Marseille. Au port, qu'il parcourt en vain, il espère trouver un bateau mais tous les accès sont sévèrement gardés. Le consulat belge où il se rend ensuite ne peut ou ne veut pas l'aider.

Ne pouvant partir par la mer, il décide de tenter sa chance par l'Espagne et prend le train pour Perpignan, puis pour Cerbère à la frontière franco-espagnole. Là, par précaution, Valentin descend à contre-voie pour éviter d'éventuels contrôles mais à peine a-t-il touché le ballast que les coups de sifflets fusent de partout. Les gendarmes sont trop nombreux pour qu'il puisse s'échapper. Arrêté, il est transféré à la prison de Perpignan où il séjourne de longues semaines particulièrement pénibles par le manque d'hygiène favorisant la pullulation de la vermine ainsi que par la pénurie alimentaire. La chance lui sourit cependant: il y rencontre un co-détenu français qui en tentant de traverser la frontière s'était fait refouler du territoire espagnol. Il explique son cheminement à Valentin: "A Perpignan, tu te diriges vers la grand-place où se situe l'Hôtel de France et à 6 h du soir tu prends le bus à destination de Prats-De Mollo et tu montes sur le toit; c'est la place des jeunes et ils ne sont pas contrôlés; d'ailleurs à l'intérieur du bus, tu ne trouveras pas place. Parvenu à Prats-De Mollo, le terminus du trajet, en descendant du bus, reviens un peu en aval, emprunte la première petite rue sur ta droite; tu atteins rapidement un pont surplombant un arroyo quasiment à sec et se prolongeant par un sentier qui pointe vers les Pyrénées. Tu suis ce sentier; après cent cinquante mètres, tu aperçois dans le lointain une vieille tour de garde datant des génois. Elle marque la frontière". Durant sa

détention, Valentin s'est fait répéter plusieurs fois l'itinéraire pour bien en retenir les détails.

Six semaines après son arrivée, Valentin est appelé au tribunal pour y être jugé et s'entend condamner, sans en rire toutefois malgré le côté dérisoire de la situation, à 15 jours de prison avec sursis! Après le jugement, il est dirigé vers un camp de travail d'où il est envoyé vers une exploitation vinicole. Il y loge et y est nourri mais subit un contrôle hebdomadaire. Valentin est assez heureux de travailler dans les vignes au soleil et surtout de se refaire une santé. Deux mois plus tard, le 15 août 42, ragaillard, il prend le bus de Perpignan vers Prats-de-Mollo.



Fig. 10.  
François Mathot  
(Annette, ou Valentin),  
étudiant. Agent  
parachuté par le SOE  
pour le Service Hotton;  
liaison entre Hotton et  
le Groupe D.

Et voilà notre aventurier lancé seul sur le sentier menant en Espagne, sans carte, sans boussole, sans équipement particulier pour affronter la haute montagne, avec pour tout viatique six baguettes de pain. Valentin commence à marcher sur ce sentier parfois piste incertaine; il marche ainsi pendant quatre jours avec comme seul repère cette satanée tour qui parfois se dérobe à sa vue et semble reculer au fur et à mesure qu'il en approche. Après ces quatre journées épuisantes et autant de nuits passées à la belle étoile, il arrive enfin en Espagne au pied de la tour. En prenant l'alignement de celle-ci et du

Canigou, il poursuit son itinéraire à travers la montagne sans suivre aucune trace et parvient à St Pau-de-Seguries, se croyant enfin au bout de ses peines. En entrant dans le village, la première chose qu'aperçoit notre affamé, est un étal où foisonnent fruits et légumes variés. Il possède encore 35 FF qui lui permettent d'acheter cinq oranges, trois bananes et des fruits secs. A peine a-t-il terminé son achat qu'il se sent observé. Un gendarme imposant l'a suivi dans le magasin et l'emmène vers la gendarmerie que Valentin, obnubilé par la vue de la nourriture, n'avait pas aperçue en arrivant: les locaux de police font face aux échoppes!

Voilà à nouveau notre fugitif prisonnier et dans l'incapacité de communiquer aisément avec les gendarmes qui ne parlent que l'espagnol et n'ont pas l'air de savoir ce qu'ils doivent faire de ce Belge encombrant. On le loge dans une chambre agréable au 1er étage; à l'heure des repas, il est nourri au restaurant sous la garde d'un gendarme. Valentin y fait la connaissance d'un petit industriel local, Ricardo Amich, qui écoule sa production en France et parle parfaitement le français. En quelques jours, tous deux se lient d'amitié. L'Espagnol lui offre quelques promenades en voiture dans la montagne mais toujours sous la férule d'un gendarme qui les suit partout. Valentin et son nouvel ami combinent son évvasion, une voiture pouvant le prendre en charge à un endroit déterminé le jour choisi.

Le sort en décide autrement car la veille de l'évasion, accoudé au balcon de sa chambre, Valentin voit arriver un groupe d'hommes marqués par la fatigue parmi lesquels il croit identifier des Belges<sup>8</sup>.

Il tente de les avertir mais trop tard; le scénario qu'il a vécu lui-même se répète: le groupe se rue vers le magasin, s'y approvisionne et s'y fait arrêter. Cette fois, c'en est fini du traitement de faveur; Valentin est intégré au lot des six nouveaux dont il va partager le sort de prison en prison pour échouer enfin au camp de Miranda. Au cours de son long internement à Miranda, Valentin reste en relation avec son ami espagnol qui d'ailleurs lui envoie de temps en temps de l'argent. Libéré par l'intervention de la Croix-Rouge, il traverse le Portugal, atteint Gibraltar et arrive enfin à Liverpool le 24 juillet 43 et à Londres le lendemain.

Il y fait d'abord un séjour à "Patriotic School"<sup>9</sup> où il est prié de raconter son odyssée dans les moindres détails en soulignant les aides reçues.

<sup>8</sup> Parmi eux, grand et massif, se trouve Flacon qui rejoindra comme Valentin le SOE et deviendra après la libération au rang de colonel, l'auditeur militaire pour la province du Limbourg.

<sup>9</sup> Nom donné à l'organisme d'accueil et de contrôle qui constituait le passage obligé de tout fugitif entrant en Angleterre.

les assistances qui lui ont été refusées et les difficultés vécues. Ensuite Valentin est intégré dans l'armée belge puis au SOE où il suit la formation de parachutiste et d'agent clandestin. Pendant plusieurs mois, il y est soumis à l'entraînement très dur et aux contrôles réguliers de l'apprentissage que les services secrets britanniques imposent à des candidats déjà sérieusement sélectionnés. Enfin, le 10 avril 44 il fut parachuté en Belgique.

## LES TRANSMISSIONS ENTRE LONDRES ET HOTTON

Les transmissions entre Hotton et le SOE se firent uniquement par l'intermédiaire de nos 3 agents parachutés. Après l'arrestation d'Ernestine et de Thérèse fin mai 44, Valentin (Annette pour le code radio) devint le seul cordon ombilical du service.

Pour assurer ces liaisons essentielles, il disposait de 3 opérateurs radio cantonnés à Poix St Hubert et dans le Brabant Wallon. En cas de rupture de contact, il eut pu encore faire appel aux radios du QG de l'AS par l'intermédiaire de Pierrot Stasse.

Dès qu'un message devait être transmis, Valentin le chiffrait à l'aide de son code d'émission (Out Station to Home Station) et de sa grille personnelle<sup>10</sup>. Il déposait le message chiffré dans une "maison sûre" proche du domicile de l'opérateur.

Commençait alors une véritable opération minutée. Le chef de l'équipe de protection épaulé par une sentinelle transportait le poste émetteur depuis sa cachette jusqu'au lieu d'émission. Ils y étaient rejoints par l'opérateur porteur du message et de ses "cristaux"<sup>11</sup>. L'émission avait lieu de jour sous la double protection d'un garde personnel et de sentinelles postées à proximité. Dès la fin de l'émission, l'opérateur, escorté, regagnait son domicile et le poste émetteur réintégrait sa cachette. L'émission suivante se ferait d'un autre endroit, distant du premier d'au moins 16 km (10 miles).

La réception des messages ("Broadcast") venant d'Angleterre (Home Station) était plus simple, car non détectable par les services de repérage allemands. Elle n'avait lieu que la nuit. Dès leur départ d'Angleterre, les opérateurs parachutés connaissaient les heures, variables d'un jour à l'autre, auxquelles ils devaient entrer en contact avec la Home Station et la fréquence

<sup>10</sup> Cf. Le chiffrage des messages clandestins, pages 137-142.

<sup>11</sup> Il s'agit de cristaux de quartz correspondant à des fréquences radio différentes.

sur laquelle ils devaient être à l'écoute. A l'heure dite, il leur suffisait d'attendre les messages qui débuteraient par leur indicatif personnel. Ces messages contenaient également l'indicatif du destinataire, Valentin en l'occurrence. Leurs récepteurs étaient un simple MCR1 type "biscuit" du même modèle que ceux que nous avons reçus dans le maquis. Le message était répété 3 nuits consécutives par mesure de sécurité en raison du brouillage des émissions par l'ennemi.

L'opérateur transcrivait en lettres le message émis en morse, le faisait porter dans une "boîte aux lettres morte" et faisait avertir Valentin du dépôt d'un message chiffré par un agent de liaison. Il restait alors à Valentin à déchiffrer le message avec son code de réception et sa grille personnelle. L'opérateur radio ne recevait et n'expédiait que des messages incompréhensibles pour lui ce qui renforçait la sécurité du système.



Fig. 11. Le Paraset : un des modèles d'émetteurs-radio parachutés par les services secrets britanniques pour la Résistance.

Durant la période pendant laquelle ces communications s'échangèrent, c'est-à-dire le printemps et l'été 44, les transmissions radio-télégraphiques entre la centrale du SOE dissimulée dans la campagne du Buckinghamshire et les réseaux de résistance dans les pays occupés atteignirent une efficacité

A	B	C	D	E	F	G	H	I	J	K	L	M	N	O	P	Q	R	S	T	U	V	W	X	Y	Z
Ao	Ae	Am	Ah	Aa	Aq	Ai	Ao	Al	Aw	As	Ab	Aj	Ay	At	Az	Av	At	Ak	Ad	Ag	An	Ap	Ax	Au	Ar
Bm	Bo	Bl	Bs	Bi	Bf	Br	Bz	Bu	Bx	Bk	Ba	Bq	Bt	Bh	Bw	Be	By	Bj	Bn	Bd	Bv	Bb	Bc	Bg	Bp
Cw	Cs	Cu	Cf	Cx	Cp	Ct	Co	Cj	Cv	Cy	Ck	Ci	Cq	Cn	Cr	Cz	Cm	Cl	Ch	Cg	Ce	Cb	Cd	Cc	
Dh	Di	Df	Dd	Dk	Dx	Dq	Do	Dv	Ds	Dm	Dp	Di	Du	Dy	Dj	Dw	Dn	Dt	Da	Dd	Dz	Dg	De	Dc	Dd
Eg	Ea	Ey	Eu	En	Es	Ej	Et	Ep	Ef	El	Ei	Es	Ee	Em	Ex	Eb	eh	Er	Ee	Ew	Ec	Ed	Ev	Ex	
Ft	Fq	Fd	Fo	Fw	Fb	Fu	Fh	Fy	Ff	Fj	Fo	Fp	Fz	Fs	Fk	Fz	Fa	Fi	Fm	Fv	Fr	Ff	Fg	Ff	Fn
Gy	Gm	Gt	Gq	Go	Gg	Gn	Gx	Ge	Gv	Gp	Gg	Ge	Gk	Gr	Gl	Gi	Gj	Gz	Gh	Ga	Gc	Gd	Gf	Gb	Gg
Hd	Hi	Hj	Ha	Hm	Hs	Hy	Hf	Hx	Hu	Ho	Hn	Hw	Hr	Hb	Hv	Hq	He	Ha	Hg	Hc	Hp	Hk	Hl	Hh	
Iri	Ii	Ix	Ib	Ia	Ii	Ii	Iq	Ip	Iu	Ie	Ic	Iv	Ia	Ig	Iw	Ii	Ij	Ia	Ii	Iy	Ij	Ij	Ii	Ii	Ii
Jp	Jt	Jh	Jz	Ja	Jw	Je	Jr	Jm	Jo	Jf	Jq	Ja	Jv	Jx	Jd	Jy	Jg	Jb	Ji	Jo	Ji	Jn	Jj	Jk	
Kv	Ke	Kp	Km	Kd	Ka	Ko	Ky	Ks	Kq	Kb	Kn	Ko	Kg	Kw	Kf	Kx	Kr	Ka	Ke	Ke	Kl	Kk	Kk	Ki	Kj
Ll	Ll	Lb	Ll	Lr	Lv	Lp	Li	La	Lt	Le	Lx	Ld	Ll	Lo	Lg	Ll	Lq	Lw	Lc	Lm	Lk	Lj	Lz	Lf	Ll
Mb	Mg	Ma	Mk	Mh	Mv	Mm	Mi	Mj	Md	Mr	Mt	Mq	Me	Mo	Mn	Mx	Mm								
Nu	Nn	Nw	Nv	Ns	Ni	Nn																			
Oa	Ob	Os	Ow	Og	Oe	Op	Od	Oo	Oo	Oh	Ot	Oi	Op	Oi	Om	Oa	Ov								
Pj	Pp	Pk	Pp																						
Qe	Qf	Qv	Qs	Qz	Qa	Qd	Qq	Qi	Qk	Qy	Qj	Qb	Qm	Qo	Qt	Qh	Ql	Qa	Qo	Qw	Qq	Qr	Qp	Qa	Qq
Ri	Rr	Rd	Rl	Rt	Rb	Rr	Rj	Rw	Rs	Rm	Rn	Rh	Rg	Ru	Rc	Rk	Rr								
S1	S8	Sr	Sb	Sj	Ss																				
Tf	Tt	Tg	Tt																						
Uu	Ux	Uc	Ue	Uy	Ug	Uf	Uu																		
Vk	Vr	Vq	Vv	Vt	Vv																				
We	Wp	Wa	Wo	Wf	Wj	Wx	Ww	Wr	Wa	Wt	Wg	Wh	Ws	Wk	Wb	Wd	Wi	Wl	Wa	Ww	Ww	Ww	Ww	Ww	Ww
Xx	Xx	Xi	Xp	Xc	Xd	Xw	Xg	Xh	Xb	Xn	Xl	Xa	Xf	Xj	Xe	Xk	Xm	Xv	Xr	Xy	Xq	Xt	Xa	Xc	Xx
Yg	Yz	Yl	Yu	Ym	Yh	Yy	Yk	Yt	Yn	Yq	Yc	Yv	Ya	Yd	Yp	Yj	Yb	Yo	Yt	Yx	Yq	Yt	Yy	Yx	Yw
Zz	Zy	Zo	Zj	Zq	Zh	Zz																			

Fig. F. Exemple de grille de conversion.

remarquable grâce à un concours de perfectionnements techniques et de décisions opportunes :

- En cryptographie, elles bénéficièrent de l'intervention du chiffre "one time pad" mathématiquement non décodable même par les ordinateurs actuels les plus perfectionnés.
- Les progrès de la technologie produisirent des postes-émetteurs compacts et allégés tels le type AMK III logé dans une valisette de moins de 35 x 25 x 10 cm et pesant 4 kg, accessoires inclus. Ils étaient munis de plusieurs cristaux de quartz possédant chacun leur fréquence d'émission propre, ceci afin de disperser les recherches du service central de repérage allemand.
- Le SOE ne parachuta plus que d'excellents opérateurs radio capables de transmettre des signaux morse à une cadence dépassant 125 lettres à la minute.
- Des règles strictes de sécurité furent imposées: suppression des conversations simultanées entre la Centrale et les stations périphériques; interdiction d'émettre plus de 5 minutes sur une même fréquence et plus de 3 fois du même endroit ; transport de l'émetteur vers le lieu d'émission indépendamment des cristaux et de l'opérateur; protection constante de celui-ci par un garde du corps et surveillance du lieu d'émission par des groupes de protection; ces derniers avaient notamment pour mission de détecter les véhicules d'aspect anodin

transportant les goniomètres et de repérer les agents de la Gestapo en civil, vêtus d'amples manteaux, dont l'embonpoint apparent cachait le magnétomètre utilisé pour la détection rapprochée des émissions en cours. De 40 à fin 42, les services anglais possédaient peu de renseignements sur les systèmes de repérage de l'ennemi. Les opérateurs transportaient eux-mêmes leur émetteur et communiquaient longuement depuis leur domicile parfois même en conversationnel ; l'hécatombe fut énorme ! A partir de 43, grâce à l'ensemble des mesures précitées, moins de deux pour cent des opérateurs furent capturés pendant qu'ils émettaient, et cela malgré la qualité du service central de radiogoniométrie allemand, unique pour toute l'Europe occupée et dépendant directement de la Gestapo (Section IV du Sichertits Dienst)

En dehors de ces transmissions bidirectionnelles, le SOE parachuta dans ses containers des milliers de récepteurs toutes ondes à grande sensibilité pour permettre aux unités de résistants et particulièrement aux maquis de capter les "messages personnels" diffusés par la BBC dans ses émissions destinées aux différents pays occupés. Ce récepteur miniature MCR1, dit "biscuit" en raison de sa livraison dans une boîte en fer blanc de 1 kg de biscuits "Huntley-Palmers", était fourni avec 3 piles spéciales d'une durée d'écoute de 30 heures chacune. Nous en reçûmes deux exemplaires au camp du Walestru.

Il était capital de pouvoir capter correctement ces messages personnels émis en termes conventionnels puisqu'ils apportaient une solution à des situations critiques ou une réponse à des interrogations anxieuses.

Citons à titre d'exemple :

- Confirmer à un réseau qu'un parachutage aurait lieu la prochaine nuit sur la plaine choisie, le retarder d'un jour ou même l'annuler.
- Authentifier l'appartenance aux services secrets alliés d'un agent parachuté ayant pris contact avec un réseau en pays occupé. Rappelons que le premier contact entre notre organisation et l'officier parachuté L. Joye (Ernestine) se concrétisa par le message : "Nestor est le père d'Ulysse et de tous les petits Jérômes".
- Annoncer l'heureuse arrivée en Grande-Bretagne d'agents "brûlés"<sup>12</sup> ou d'aviateurs alliés évacués via la France et l'Espagne.
- Approuver un plan de sabotage présenté à un agent du SOE.
- Mettre les groupes de sabotages en alerte, puis en alerte maximale dans les jours précédant le débarquement allié. Plus d'une centaine de ces messages furent adressés aux divers réseaux français et belges travaillant avec Londres entre le 1er et le 5 juin 44. Les textes de ces

<sup>12</sup> c.-à-d- : identifiés par l'ennemi et recherchés.

messages personnels, mis au point de commun accord entre l'agent parachuté et son correspondant dans un réseau, étaient alors codés en "one time pad" et radio-télégraphiés par une station périphérique à la centrale pour que la Belgian Section du SOE puisse ultérieurement communiquer sa décision par la voix de la BBC. Ces messages ne touchaient évidemment que les groupes de résistance oeuvrant en liaison avec Londres.

## LE CHIFFREMENT DES MESSAGES CLANDESTINS

*Comme eut pu le dire Monsieur de la Palice, le meilleur moyen de garantir le secret d'un message est qu'il soit incompréhensible par l'ennemi et que celui-ci n'ait aucun moyen de percer la base de son intelligibilité. Pour rendre la teneur d'un texte totalement impénétrable, il importe de le transformer au moyen d'une codification que l'on appelle chiffre. Chiffrer un texte ou un message n'est autre chose que de le rendre secret. Cependant, pour qu'il le demeure, la méthode de chiffrement doit pouvoir résister aux analyses tendant à la percer.*

*La cryptographie est la science des écritures secrètes; elle étudie les procédés de chiffrement mais recherche aussi les moyens permettant de les décrypter. La cryptographie concerne donc deux activités parfaitement antagonistes.*

*Bien qu'elle soit abondamment utilisée en temps de paix par les services secrets des Etats ou les grandes entreprises industrielles et commerciales, la cryptographie a connu des développements importants surtout pendant les guerres et notamment celle de 40-45. La transmission par ondes radio y a en effet joué un rôle capital. Par ailleurs, pour percer les codes de chiffrement, la naissance d'ordinateurs de plus en plus rapides a permis le recours à des méthodes analytiques faisant appel à des mathématiques élaborées et exigeantes quant à la puissance de calcul et de mémorisation.*

*On appelle texte chiffré ou cryptogramme une suite de signes ou groupes de signes, la plupart du temps des lettres et des chiffres, qui sont liés au texte clair par une relation complexe définie par le procédé de chiffrement. Les procédés de chiffrement sont en nombre infini et peuvent utiliser les signes conventionnels les plus variés: lettres, chiffres, notes de musique, symboles mathématiques, voire caractères créés de toutes pièces.*

*Les méthodes de chiffrement peuvent se classer en deux grandes familles :*

- les procédés de substitution
- les procédés de transposition.

Dans les premiers, les éléments du texte clair, lettres, syllabes ou mots conservent leur ordre relatif les uns par rapport aux autres mais sont remplacés par d'autres éléments.

Exemple :  
 L E M E R L E S I F F L E R A T R O I S F O I S  
 12 2 15 3 18 13 4 21 9 6 7 14 5 19 1 24 20 16 10 22 8 17 11 23  
 Dans cet ensemble, chaque lettre a été remplacée par un chiffre choisi en numérotant les lettres de gauche à droite dans l'ordre de l'alphabet normal: d'abord les A, puis les B, puis les C ....etc.

Dans les seconds, la nature des éléments n'est pas altérée mais leur ordre relatif est bouleversé de façon à aboutir à un mélange incohérent

Exemple :  
 L E M E R L E S I F F L E R A T R O I S F O I S  
 S I O F S I O R T A R E L F F I S E L R E M E L  
 Dans ce cas, le texte clair a été divisé en groupes de trois lettres. Les trois lettres de chaque huitième groupe prises dans l'ordre inverse remplacent les trois premières et ainsi de suite.

Il est assez clair que les exemples ci-dessus ont été choisis pour illustrer le chiffrement de manière simple mais il est tout aussi patent qu'une analyse progressive opérée avec les moyens adéquats ferait très rapidement découvrir la méthode dont le défaut réside dans une règle strictement répétée. Cette observation a surtout pour but de souligner que le système sera d'autant moins déchiffrable qu'il fera appel à une plus grande incohérence et qu'il n'obéisse à aucune répétition ni loi de formation.

CONVENTION DE CHIFFREMENT.

Des correspondants ayant convenu d'un procédé de communication doivent fixer entre eux les modalités d'application, autrement dit "la manière de s'en servir". Ce sont les conventions de chiffrement. Lorsqu'elles prennent la forme de mots ou de nombres, elles sont appelées "clefs". Un mot ou un groupe de mots peut constituer une "clef littérale". Une clef littérale a pour but principal de constituer un alphabet incohérent. On écrit sur une ligne la clef convenue en supprimant dans cette clef toutes les lettres qui s'y répètent. On écrit ensuite sous les lettres obtenues et dans l'ordre alphabétique les lettres de l'alphabet qui ne se trouvent pas dans le premier groupe de lettres. On constitue alors l'alphabet chiffrant en relevant les lettres par colonne et en commençant par la gauche.

Exemple :  
 Clef littérale : CYRANO DE BERGERAC  
 Tableau de transformation : CYRANODEBG  
 FHIJKLMPQS  
 TUVWXZ

Alphabet chiffrant :  
 CFTYHURIVAJWNKXOLZDMEPBQGS

Tout message à chiffrer s'appuyera sur cette clef, chaque lettre de l'alphabet clair correspondant à la lettre occupant la même position dans l'alphabet chiffrant :

A = C B = F C = T .... etc.

La faiblesse de ce système réside en tout cas pour les longs messages dans la persistance de la fréquence relative des lettres utilisées dans la langue originale. Pour pallier cette carence, il est possible d'augmenter l'incohérence par la création de grilles:

soit la clef littérale : FREIN A DISQUE  
 Tableau de transformation : FREINADSQU  
 BCGHJKLMOP  
 TVWXYZ

Alphabet chiffrant :  
 FBTRCVEGWIHXNJYAKZDLSMQOUP

A partir de cette transformation, une grille est établie en 25 cases, le W étant éliminé et remplacé dans le chiffrement par un symbole convenu quelconque. C'est la base du système Playfair<sup>13</sup> adopté par l'armée britannique pendant la première guerre mondiale et encore en service au début de la seconde.

F	B	T	R	C
V	E	G	I	H
X	N	J	Y	A
K	Z	D	L	S
M	Q	O	U	P

Pour chiffrer un message, on divise celui-ci par paires de lettres ou groupes de lettres et diverses règles sont appliquées pour choisir dans la grille les lettres du cryptogramme.

Soit à chiffrer le message :  
 L'ENNEMI EST TOUJOURS ....  
 Divisé par paires, il devient :  
 LE/NN/EM/IE/.... etc.

<sup>13</sup> Du nom d'un chimiste anglais Sir Hugh Lym Playfair qui en avait déjà préconisé l'emploi lors de la guerre de Crimée en 1854.

Une première règle indique que si les lettres se situent dans deux colonnes et deux lignes différentes, celles qui les remplacent figurent dans le coin le plus proche de la grille.

LE devient PF

D'autres règles peuvent s'appliquer, si les lettres sont dans la même colonne ou sur une même ligne afin d'obtenir une incohérence maximale. La présence de chiffres dans un message exige aussi des règles pour leur transformation. Une clef dite numérique de conversion peut être obtenue à partir de la clef littérale.

Clef littérale FREIN A DISQUE

Transformation FREINADSQU

BCGHJKLMOP

TVWXYZ

Alphabet chiffrent

FBTRCVGWIHXNJYAKZDLSMQOUP

12345678901234567890123456

#### QUALITÉ ET PROTECTION DU SYSTÈME.

Les vertus d'un bon système de chiffrement tiennent aux points suivants:

1. Le système doit être pratiquement indéchiffrable ce qui ressortit à son incohérence.
2. Le système doit rester simple c'est-à-dire ne pas faire appel à de nombreuses règles ni exiger un effort intellectuel trop grand.
3. La clé doit pouvoir être modifiée sans sophistication.
4. Le cryptogramme doit pouvoir être transmis par radio-télégraphie donc en morse.
5. L'auteur du message de même que l'opérateur radio doivent être identifiables

Il est toujours possible à l'ennemi de manipuler un agent capturé. Des mesures de sécurité et des moyens de contrôle sont prévus afin que la Centrale puisse se rendre compte si oui ou non l'agent en question travaille sous contrainte. Cette évaluation, car il s'agira toujours d'une évaluation et rarement d'une certitude pourra être opérée grâce à l'obligation pour l'agent ou l'opérateur radio d'appliquer un ou plusieurs "security checks" ou signaux de danger. Ces security checks sont insérés dans le message en clair et identifient l'expéditeur.

Une des méthodes les plus sûres pour se faire une opinion sur l'identité d'un correspondant éventuellement sous contrainte consiste à comparer les messages reçus avec les nombreux documents rédigés par l'agent

au cours de son instruction. L'officier instructeur décèlera, le cas échéant, des différences de style.

La procédure est la même en ce qui concerne l'opérateur radio identifié lors des enregistrements effectués au cours de l'apprentissage. L'opérateur radio possède non seulement son propre rythme d'émission mais se distingue par les espaces entre points et barres dans les messages transmis en morse.

#### LE PROCÉDÉ ONE-TIME-PAD.

Comme son nom anglais l'indique, le système est basé sur l'utilisation unique d'une clef ce qui oblige l'agent à choisir une nouvelle clef à chaque confection d'un message chiffré. Il a été utilisé à partir de septembre 43 jusqu'à la fin de la guerre pour tous les messages envoyés par radio. La clef incohérente est une suite de groupes de cinq lettres créée sans loi de formation et sans aucun caractère répétitif. Elle figure sur dix feuillets d'une dimension de 11 x 10 cm contenant 1.000 groupes de cinq lettres lisibles grâce à une forte loupe. Chaque agent possède sa propre série, différente de toutes les autres. Ces feuillets eux-mêmes sont constitués par du papier de riz nitraté prenant feu instantanément, se dissolvant dans un liquide chaud ou s'avalant sans danger. Les groupes eux-mêmes se distinguent par un signe spécial suivant qu'ils servent à l'émission vers la Centrale (Out Station to Home Station) ou à l'envoi depuis celle-ci (Home Station to Out Station). L'agent porteur de ces feuillets facilement dissimulables en est physiquement responsable et veille à la destruction immédiate de la partie utilisée pour la clef dès que le message a été chiffré. L'agent dispose également d'une grille de conversion dont l'abscisse et l'ordonnée sont formées par les 26 lettres de l'alphabet dans leur ordre normal. Une telle grille est différente d'un agent à l'autre. On observera que la grille présente sous chaque lettre de l'en-tête deux colonnes, l'une avec l'alphabet dans l'ordre normal, la seconde dans un ordre incohérent différent d'ailleurs pour les 26 colonnes. La grille est imprimée sur une soie légère d'environ 10 x 25 cm souvent dissimulée dans une doublure de vêtement. Pour chiffrer un message, l'agent choisit dans ses feuillets autant de groupes de cinq lettres que le message contient de caractères, certains groupes étant réservés à des indications d'identification et de sécurité. Ces groupes de lettres faisant partie de la clef sont recopiés. Sous chaque lettre, le message est transcrit comme l'exemple ci-dessous le montre :

ZTBZI PUXGU DPJRC

PARAC HUTAG EXXXX

(X pour lettres nulles)

Ces lettres prises par paires verticales seront converties grâce à la grille en une seule lettre:

ZP TA BR ZA.....etc.

Nous nous portons sur la grille à la colonne Z où nous repérons la lettre P. Dans la 2ème colonne contenant l'alphabet en désordre face à la lettre P, nous trouvons la lettre b.

La paire ZP se chiffra par la lettre B et ainsi de suite. Le message ainsi obtenu est indéchiffrable à condition que les deux parties du système feuillets et grille ne se rejoignent jamais, une autre garantie étant de détruire les groupes de clefs au fur et à mesure de leur utilisation. Le chiffrement one-time-pad, outre son caractère inviolable, est donc une méthode relativement simple à appliquer et n'exige guère d'effort mnémotechnique de la part des agents.

Rapidement d'ailleurs, à l'époque de son utilisation intensive, il bénéficia de simplifications notamment dans les messages comportant beaucoup de chiffres ou dans ceux émis fréquemment entre juin et octobre 44.

Exemples :

All containers received safety : AOOO  
(Tous containers bien reçus)

Assistance urgently needed in area of : BBNB  
(Avons besoin aide urgente région de)

.....etc.

Ces abréviations allégeaient les chiffrements justement dans une période de trafic intense.

Les missions parachutées après le débarquement, le plus souvent en uniforme, furent d'ailleurs munies d'un grand mouchoir de soie (50 x 50 cm) sur laquelle figuraient non seulement la grille personnelle de la mission mais aussi un répertoire de ces groupes de 4 lettres correspondant à une phrase entière.

\* \* \*

## LE REPÉRAGE ALLEMAND

Alors que Londres renforce la qualité de ses opérateurs, du matériel et des mesures de sécurité, dans le même temps les Allemands ont mis au point un système de repérage d'une ampleur insoupçonnée et d'une efficacité redoutable. Tout opérateur transgressant les règles de durée ou de modification des lieux d'émission pouvait être repéré en moins d'un quart d'heure.

L'organisation allemande du repérage d'émissions radio clandestines est basée sur plusieurs phases de détection et de localisation. Celles-ci se sont fortement perfectionnées depuis 41 et 42, années au cours desquelles les processus étaient plus complexes et surtout beaucoup plus lents. La phase initiale ou phase O consiste à surveiller les émissions par une veille permanente de trente mille fréquences. Dans un centre ultra-secret de la région parisienne, trois cents récepteurs cathodiques captent chacun une part des émissions effectuées. Chaque station émettrice apparaît sur l'écran comme un spot lumineux. Celles contrôlées par les Allemands étant évidemment connues, toute apparition d'une trace en dehors des fréquences qu'ils utilisent est suspecte. Dès qu'il a détecté cette anomalie, l'opérateur décroche le téléphone (chacun des 300 postes d'écoute possède le sien) et énonce la fréquence repérée.

La phase 1 du repérage commence.

L'appel qui vient d'être lancé a atterri simultanément en moins de deux minutes dans les trois grands centres de repérage radiogoniométrique de Brest, Augsburg et de Nuremberg. Chacun d'eux enregistre la fréquence communiquée par Paris et en détermine automatiquement l'azimut. L'assemblage centralisé des trois azimuts délimite un triangle de 20 km de côté dans lequel l'émission se produit. Il n'a fallu que six à sept minutes pour déterminer cette aire dont on communique les coordonnées à la centrale radiogoniométrique locale la plus proche du lieu suspecté.

La phase 2 de l'opération peut commencer.

Depuis la résidence de cette centrale régionale part un appel vers le garage de radiogoniométrie mobile. L'émission suspecte ne s'étant pas prolongée, il est encore possible d'en repérer la source si l'opérateur répond sur le champ à une demande complémentaire de la base, fût-ce brièvement. Deux voitures de repérage munies d'antennes tournantes sont branchées sur la fréquence détectée à l'origine par Paris. Elles sont postées approximativement sur deux sommets du triangle tracé à la phase précédente. Si la chance sourit aux voitures-espions après une attente plus ou moins prolongée, celles-ci peuvent en cas de captation de durée suffisante délimiter en collaboration avec la

centrale régionale, un triangle ayant à peine 1 à 2 km de côté réduisant ainsi considérablement l'aire de recherche.

La phase 3 a pour but de diminuer encore l'amplitude de la zone suspecte. On doit compter ici sur une reprise d'émission, ne fût-ce que pour l'accusé de réception même bref par l'opérateur de la réponse à son message initial.

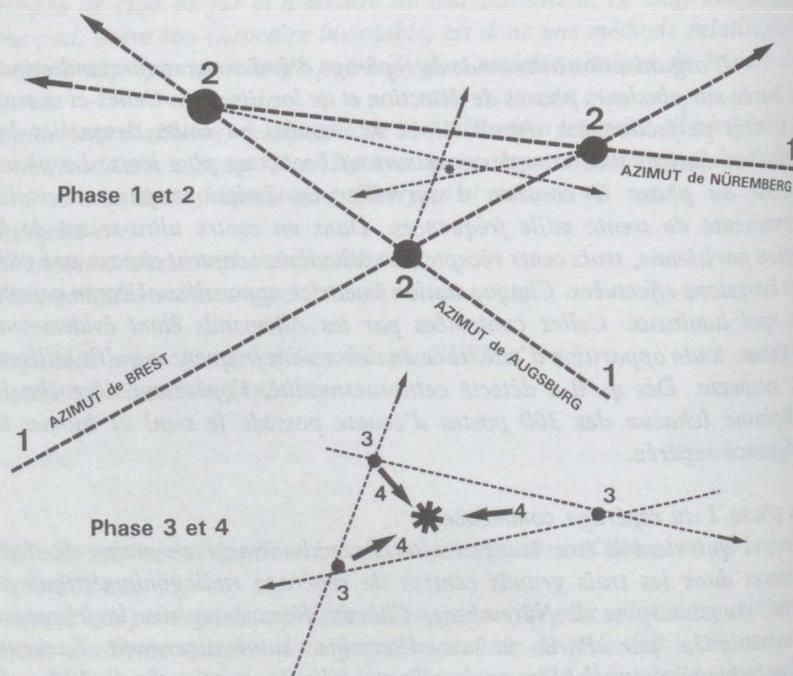


Fig. G.

Différentes étapes du repérage radiogonométrique allemand des émissions clandestines.

1. Les stations à grande distance d'Augsburg, Brest et Nuremberg situent l'émetteur dans un triangle d'environ 20 km de côté.
- 2 et 3. Des voitures radiogonométriques se plaçant près des angles cernent par approches successives l'émetteur dans une aire de 1 km, puis 200-300 m de côté.
4. Des piétons munis de magnétomètre circulent dans l'aire réduite et repèrent l'immeuble d'où provient l'émission en cours.

Trois voitures radiogonométriques se mettent en place aux sommets du triangle déterminé par le relèvement précédent. Dès ce moment, l'émetteur n'a plus de salut que dans une fuite immédiate car son aire opérationnelle est alors instantanément limitée à une surface de 200 m à peine de côté.

Si aucune autre émission ne se produit, une nouvelle tactique de surveillance de la fréquence déjà utilisée sera opérée par des voitures, voire dans les campagnes par des véhicules hippomobiles, patrouillant dans le triangle déjà relevé.

La phase 4 a pour but d'affiner encore la détection grâce à une investigation piétonnière. Des agents dissimulant dans leur vêtement un indicateur de champ relativement sensible déambulent de manière apparemment anodine dans la zone visée. Leur montre-bracelet qu'ils consultent fréquemment cache un dispositif de mesure, l'aiguille du cadran leur indiquant qu'ils s'approchent de la source ou au contraire s'en éloignent.

Un autre aspect du repérage d'émissions clandestines concerne les messages eux-mêmes. La détection a non seulement pour objet l'élimination de la source mais aussi bien entendu la teneur des messages. Ceux-ci faisant l'objet d'un chiffrement codé sont analysés à l'aide de machines performantes permettant de savoir en très peu de temps si la méthode cryptographique peut être découverte ou non.

Le fait que le code soit indéchiffrable empêche donc de déterminer la qualité des messages mais peut laisser supposer qu'une sécurité renforcée les protège en raison d'une importance particulière. Ce constat par ailleurs très rapide donne naissance à une intensification des recherches et à une vigilance accrue jusqu'à la découverte et la destruction d'une source estimée très dangereuse en raison de son haut niveau de secret.

Si au contraire l'analyse révèle des faiblesses qui laissent présager grâce à des moyens mathématiques plus puissants que le code de chiffrement a de bonnes chances d'être mis à jour, la tactique est différente. Dans ce cas, la centrale régionale de radiogoniométrie est priée de redoubler de prudence dans son approche de repérage afin de recueillir un maximum de messages permettant le cas échéant d'étendre l'enquête à d'autres clandestins.

On constate bien dans le déroulement des phases de détection que deux éléments prévalent : la connaissance de la fréquence et la vitesse à laquelle cette information passe au plan de l'exécution sur le terrain. C'est évidemment sur ces deux plans que le SOE a dû réagir en son temps compte tenu des renseignements obtenus dès la fin 42 sur le vaste système allemand.

On comprend mieux ce qui a été souligné dans le paragraphe précédent relatif aux communications bidirectionnelles entre le SOE et la

*mission Hotton à savoir les mesures strictes de temps, de changement de lieu, de changement de fréquence et de protection armée pour déjouer les surveillances les plus tenaces.*

*Toutefois des efforts parallèles ont été également entrepris pour que les messages demeurent impénétrables grâce à l'emploi de codes de chiffrement indécélabes.*

*Les instructions figurant ci-dessous sont issues de documents d'archives. Il s'agit de textes originaux traduits de l'anglais et mis à notre disposition par François Mathot, alias Valentin, un des trois agents parachutés au printemps 44 par le SOE pour le compte du Service Hotton.*

## L'ORGANISATION DES EMISSIONS RADIO A PARTIR DE 1943 SELON LE SOE.

### OBJET DES INSTRUCTIONS

Expliquer à un chef de réseau, ou aux membres du personnel employant un poste de radio, les exigences techniques d'un opérateur et les difficultés qu'il peut rencontrer.

Insister sur l'importance du rôle joué par les opérateurs:

- la seule personne susceptible de maintenir les communications;
- peu nombreux; difficiles à trouver; apprentissage prolongé;
- recherchés vigoureusement par service de contre-espionnage.

Donc

Accord parfait entre organisateur et opérateur obligatoire.

Opérateur a droit à toute aide surtout à l'égard de l'emplacement de la transmission et des exigences techniques.

### ORGANISATION

#### A. Organisateur de TSF

Fonction d'assigner les zones aux opérateurs pour les empêcher de se trouver en trop grande proximité l'un avec l'autre.

Contrôle administratif des opérateurs.

#### B. Personnel technique

Des experts techniques ayant accès aux pièces de rechange etc..

Fonctions de monter et de maintenir les postes; fournir les pièces de rechange, accumulateurs; donner les conseils techniques, etc.. Il vaut mieux employer des amateurs que des professionnels.

#### C. L'opérateur et son personnel

##### 1. L'opérateur.

Si l'opérateur a reçu son instruction et son matériel au Royaume-Uni, il faut supposer qu'il est suffisamment instruit. Dans le cas du recrutement d'un indigène, qui doit recevoir ses instructions sur place, il faut s'adresser uniquement à ceux qui ont déjà des connaissances radiotélégraphiques car l'instruction complète pour la pratique du morse serait dès l'abord trop prolongée.

L'instruction technique c'est-à-dire la procédure (signalisation, chiffres, etc..) ne peut être donnée que par un expert, qui sera envoyé quelquefois par la Centrale.

##### 2. Le lieutenant de l'opérateur.

Fonctions :

- trouver des sites pour les transmissions;
- recruter et organiser une équipe de gens qui doivent monter la garde pendant l'émission et assurer le transport du poste avant et après l'émission;
- assurer la liaison avec le personnel technique.

##### 3. L'équipe de protection.

L'opérateur ne doit jamais se trouver obligé de transporter le poste lui-même.

L'équipe doit assurer le transport du poste depuis la cachette jusqu'au domicile choisi pour l'émission, immédiatement avant l'heure de l'émission; le poste sera ramené par eux immédiatement après.

Pendant la transmission, les membres de l'équipe seront disposés autour du domicile, de façon à donner un avertissement à l'opérateur en cas de danger.

##### 4. Le courrier.

Fonction :

Assurer la liaison entre l'opérateur et l'organisateur; il faut réduire au minimum les rencontres personnelles entre l'opérateur et l'organisateur.

Les messages seront déposés dans une boîte-aux-lettres par l'organisateur, recherchés et portés à une autre boîte-aux-lettres par le courrier, d'où ils seront retirés par l'opérateur; et en sens inverse.

#### D. Principes de sécurité

1. L'identité de l'opérateur ne doit être connue que par l'organisateur et le lieutenant de l'opération.

2. Il est interdit aux membres de l'organisation de participer aux activités d'autres organisations clandestines ou de se prêter à n'importe quel autre travail clandestin.

3. Les locaux.

a) Les domiciles.

Le propriétaire du domicile doit être prévenu que son locataire participe à un travail clandestin pour expliquer les heures irrégulières qu'il est quelquefois obligé d'observer.

b) Les sites des émissions.

L'organisation idéale comprend un grand nombre de postes et un grand nombre de sites d'émissions, celles-ci bien séparées l'une de l'autre.

Si le matériel nécessaire pour un tel plan manque, il faut choisir une des deux alternatives suivantes: ou bien un déménagement fréquent (exigé par la grande activité du service d'interception) ou bien rester en un endroit, faisant uniquement de rares émissions très courtes (situation rendue nécessaire par la fréquence des contrôles dans la rue avec examen des bagages).

c) Exigences techniques.

L'émission et la réception peuvent être altérées par divers facteurs: des bâtiments à charpentes d'acier, à moins que l'on puisse disposer des étages supérieurs et qu'il y ait des antennes extérieures; des arbres ou des bâtiments en surplomb (par rapport à l'antenne); une centrale électrique avoisinante, une ligne de tramway, des câbles à haute tension en aplomb, des appareils électriques tels que des aspirateurs, des machines à laver, des ascenseurs, des rasoirs, des enseignes publicitaires au néon, des machines pour le nettoyage à sec des vêtements, des sonnettes, etc...

Les machines électriques, dans la maison même ou dans le voisinage immédiat sont susceptibles d'empêcher l'opérateur de travailler; elles peuvent également prolonger les émissions, par la nécessité de répétitions, au-delà des limites de la sécurité.

4. Le chiffage.

Il ne faut jamais demander à l'opérateur de chiffrer ou de déchiffrer des messages ayant trait au travail de l'organisation. L'opérateur aura son chiffre personnel pour ses messages d'ordre technique.

L'organisateur sera parfois trop occupé pour faire son chiffage et il devra engager un(e) secrétaire comme assistant(e), chez qui une connaissance élémentaire de l'alphabet morse sera très utile si un message est mutilé.

5. Méthodes de l'ennemi pour la détection des transmissions illégales.

a) Défense à tous les citoyens d'avoir un poste émetteur.

b) Système d'information (les mouchards).

c) Fréquentes inspections à l'improviste des bagages dans la rue.

d) Coupure du courant électrique rue par rue pour localiser le quartier.

e) Service d'interception: on s'efforcera de détecter les messages enregistrés; orientation à longue distance; localisation assez exacte transmise aux services locaux qui entreprennent des recherches détaillées, utilisant toutes sortes de ruses pour camoufler l'appareil de détection - camionnettes, piéton avec valise, etc...

Il faut se rappeler que dans un quartier où il y a une grande quantité d'immeubles, il est extrêmement difficile de localiser la pièce où se trouve le poste émetteur; mais les activités de ce service d'interception exercent une influence psychologique sur l'opérateur qui sera troublé dans son travail.

Parallèlement, il faut insister sur le fait que les opérations de ce service sont rendues plus difficiles si l'opérateur peut limiter la durée de ses émissions à un minimum absolu.

6. Pour cacher les postes

a) Il faut éviter les cachettes "standardisées".

Le poste doit être caché de telle façon que le préposé puisse le trouver sans trop de difficultés. Cependant le poste ne doit pas être facilement découvert par des personnes non-autorisées.

Si les autorités d'occupation sont convaincues de la présence d'un poste clandestin, ils peuvent démolir une maison brique par brique et dans ce cas ils sont sûrs de le trouver; mais un examen de routine ne sera pas tellement sévère, tandis qu'une investigation poussée à fond est harassante; ce constat vivement apprécié par nos agents, entraîne une propension à cacher les postes dans l'un des endroits prédéterminés en fonction des habitudes des intercepteurs.

b) Méthodes utilisées par l'ennemi.

Ceux qui font la perquisition cherchent des indications sur la peinture, sur les boiseries, sur les clous qui ne tiennent pas, des trappes qui fonctionnent trop facilement, des dimensions qui ne correspondent pas, des traces insolites; ils frappent sur toutes les surfaces pour trouver des sons creux; ils emploient le détecteur de mines, appareil qui produit un sifflement dans les écouteurs quand on s'approche d'un objet ayant des propriétés électriques ou magnétiques différentes de l'environnement.

c) En plein air, la meilleure solution est une cachette souterraine; il est impossible pour les autorités d'examiner toute la région. Il faut choisir un endroit difficile d'accès: dans un puits, dans le lit d'une rivière, sous une charrue rouillée au coin d'un champ,

sous le dépotoir municipal, etc... Ne pas se frayer un chemin jusqu'à la cachette.

d) A l'intérieur: une cachette creuse protégée contre le détecteur de mines par la présence de certains objets métalliques licites. Considérer la possibilité de faire fonctionner l'émetteur dans la cachette même.

#### 7. Conclusions.

a) L'opérateur radio est un membre précieux de l'organisation: on le trouve avec difficulté, on le remplace avec encore plus de difficultés.

b) Il doit limiter ses fonctions à recevoir et à transmettre les messages.

c) Il doit limiter la durée de ses émissions au minimum absolu.

d) L'organisateur doit être en accord parfait avec l'opérateur et doit comprendre à leur juste valeur les exigences techniques de l'opérateur. Si l'opérateur ne réussit pas à prendre contact, la raison peut bien être d'ordre technique hors de sa compétence.

#### 8. Radiogoniométrie.

La radiogoniométrie ennemie a pour habitude de brouiller les émissions clandestines, pour obliger les opérateurs à répéter plusieurs fois les messages, les faire changer de fréquence, ou remettre l'émission à plus tard, de façon à laisser le temps au dispositif ennemi de cerner plus sûrement les lieux d'émissions.

#### 9. Radio en ville.

S'il ne dispose pas de gardes intérieurs et extérieurs, le radio devra choisir son lieu d'émission dans un appartement situé à l'étage le plus élevé d'un bâtiment situé dans un quartier très peuplé. Il aura soin de changer d'emplacement à chaque émission.

## LA SECURITE DU RESEAU

Comment put survivre et se développer, sous le pays officiel occupé, surveillé et rançonné, un monde souterrain étendant ses galeries à travers la Wallonie et Bruxelles alors que ses protagonistes n'étaient préalablement ni espions, ni truands professionnels, ne possédaient pour tout bagage que leur volonté et leur intelligence et ignoraient, au départ, les méthodes usitées par les polices secrètes? Comme tous les autres réseaux, nous avions à dissimuler une machinerie devenue lourde: nous possédions notre propre administration; nous avions dû créer de toutes pièces des services de renseignements, de contre-police, de fournitures et de contrefaçons de documents officiels, des filières internes de communications, une trésorerie, une intendance, des réserves de planques et de dépôts ainsi que des aides médicales et sociales.

Le danger dépendait peu du contrôle général établi par l'administration militaire allemande sur l'infrastructure du pays ou du quadrillage de celui-ci par de nombreuses garnisons judicieusement réparties. Le péril provenait essentiellement des différents organismes de police installés par l'occupant. Trois d'entre eux faisaient partie de la Wehrmacht.

L'Abwehr, service de renseignement et de sécurité militaire, relevait directement du commandement suprême de l'armée (Oberkommando der Wehrmacht). Après avoir participé à la préparation de l'invasion de mai 40, l'Abwehrstelle Belgen se consacra au contre-espionnage et au "retournement" d'agents alliés capturés. Lorsque le fruit d'une enquête était mûr, l'Abwehr transmettait les informations à la Geheime Feldpolizei<sup>1</sup> (GFP) chargée des arrestations, des interrogatoires et de l'instruction des dossiers répressifs. La GFP pouvait cependant rechercher et poursuivre de sa propre initiative tous les délits commis contre l'armée allemande. La Feldgendarmerie<sup>2</sup>, opérant en uniforme, accomplissait des missions internes à la Wehrmacht tels les contrôles de la circulation militaire et du

<sup>1</sup> Police secrète militaire

<sup>2</sup> Gendarmerie militaire

comportement de l'armée d'occupation. En dehors de ceux-ci, elle faisait la chasse aux réfractaires et combattait le marché noir à l'exception, bien entendu, de celui instauré par l'occupant à son profit.

De son côté, Himmler, chef des SS et ministre de la police, introduisit discrètement dès juillet 40 des organismes dépendant du parti nazi: la Sichertspolizei (SIPO) (dont la section IV n'était autre que la tristement célèbre GESTAPO ou Geheime Staatspolizei) et son service d'information le Sichertsdienst (SD). Cette intrusion, non prévue par le plan d'occupation, était probablement due à la méfiance d'Himmler à l'égard de la caste militaire prussienne. Au départ, SD et SIPO s'occupaient de traquer les communistes, puis les juifs; mais progressivement, ces 2 organismes luttèrent contre toutes les formes de résistance. Ces différents services s'étoffèrent fortement entre 41 et 44; mais heureusement, comme dans tous les Etats, ils se jalousaient et ne se communiquaient pas volontiers leurs informations. Même en 44, lorsqu'Abwehr et GFP passèrent sous le contrôle du parti via le RSHA (Reichssicherheitshauptamt)<sup>3</sup>, la collaboration entre militaires et SS demeura souvent réticente.

En dehors du recrutement d'agents belges épaulant directement les polices ennemies lors des rafles, des arrestations et des interrogatoires, ces services disposèrent de la prolifération de 2 types de vermine malfaisante :

- Les indicateurs et les dénonciateurs occasionnels agissant plus par cupidité ou par vengeance personnelle que par conviction fasciste; ils étaient à l'affût du moindre signe trahissant une activité anti-allemande, parfois même imaginaire.

- Les taupes que l'ennemi (principalement l'Abwehr) recrutait pour s'infiltrer à l'intérieur des réseaux, en connaître les rouages et identifier leurs responsables. Nous avons déjà eu l'occasion d'évoquer les infiltrations de secteurs de notre réseau par le capitaine Jackson (alias De Zitter) en 42 et 43, par Reynders en 43 et par Monsieur Albert alias Guiot en 44. De Zitter agissait par amour de l'argent et de la "dolce vita" qu'il lui procurait; la cupidité motivait également Reynders. Quant à Monsieur Albert, il ne cherchait au départ qu'à pouvoir quitter le camp d'officiers prisonniers (Offlag de Prentzlau) où il croupissait depuis la capitulation de mai 40; hélas pour lui, après une première trahison, il avait été englué dans le piège de l'Abwehr et n'avait eu d'autres ressources que de continuer son métier de taupe.

Entourés de ce nuage de vermine, la survie des résistants exigeait le respect constant des règles de la clandestinité. La moindre erreur, un simple

<sup>3</sup> Office central de la sécurité du Reich

relâchement de l'attention pouvait entraîner le repérage de l'agent, l'amputation du réseau voire sa mort si l'ennemi découvrait son organigramme.

Les résistants du début de la guerre ne connaissaient pas ces impératifs de clandestinité. Leur expérience se forgea progressivement à l'occasion des accidents et des tragédies que leurs réseaux connurent. Les pionniers survivants transmirent leur expérience aux nouvelles recrues qui, à leur tour, en éduquèrent d'autres assurant la diffusion de l'apprentissage du métier d'agent secret. Cette expérience fit contrepoids à l'efficacité croissante des polices allemandes, due tant au renforcement de leurs effectifs qu'à l'accumulation d'informations apportées par les arrestations successives de résistants.

## LA SECURITE PASSIVE

La sécurité passive recouvrait toutes les dispositions visant à empêcher l'ennemi, d'une part, de démasquer nos agents et, d'autre part, en cas de capture de l'un d'eux, de démanteler l'organisation comme on dévide une pelote dont on a attrapé le bout du fil.

Ce type de sécurité imposait le respect absolu et constant du secret par chacun ainsi que le cloisonnement du réseau, c'est-à-dire la limitation stricte du nombre d'agents autorisés à se rencontrer et à se connaître. Ces deux contraintes majeures impliquaient à leur tour l'instauration de mesures de sécurité relatives aux rencontres entre agents, aux lieux de rendez-vous et de réunion ainsi qu'aux messages et à leurs transmissions.

Quelques directives écrites fixaient la trame de base du cloisonnement à respecter depuis la direction jusqu'au niveau local. Elles étaient contenues dans les "Instructions générales" rédigées par Nestor lors de l'extension du FIN au début 44; un exemplaire malheureusement incomplet de celles-ci a pu être préservé dans nos archives. Pour le reste, il s'agissait de règles orales que les agents devaient apprendre par coeur et ne pouvaient retranscrire. Nous avons eu la chance qu'en février 45, le centre de contre-espionnage attaché au quartier-général américain de Namur (Headquarters CIC Namur) nous adresse un questionnaire concernant toutes les méthodes et techniques utilisées par les groupes de résistance contre les Allemands. Le brouillon de notre réponse a été retrouvé dans nos archives et nous a permis de raviver des souvenirs que le temps avait estompés. A leur relecture, l'on constate combien d'arrestations et de morts furent évitées ou causées par le respect ou la transgression de mesures simples, d'un bon sens évident. Prenons quelques exemples dans l'histoire de notre groupe.

### INTERDICTION DE LISTES NOMINATIVES.

L'inobservance de cette précaution élémentaire entraîna en octobre-novembre 41 l'arrestation d'une soixantaine de membres du Regroupement des Grenadiers, l'une des premières unités de "l'Armée Belge Reconstituée", et, par la même occasion, celle de Roger Bayez, un de nos membres fondateurs assurant la liaison avec ce mouvement. Cette erreur fondamentale était déjà difficilement acceptable en 41 mais qu'elle se perpétuât et ait décimé l'AS de Liège en 43 (143 arrestations) est à peine croyable et témoigne de la difficulté qu'éprouvèrent certains officiers de carrière formés avant 40 à effacer de leur esprit le règlement militaire au profit de celui de la clandestinité.

### LE CLOISONNEMENT.

Absence de listes et existence de cloisons étanches entre les diverses cellules d'une organisation sont les deux clés de voûte de sa sécurité. Tout agent arrêté peut être amené à dévoiler des secrets sous l'effet de la torture ou de la peur: ses contacts doivent être limités au nombre minimum indispensable au bon fonctionnement du réseau. Bien que nous ayons connu beaucoup de tragédies, le système pyramidal et cellulaire limita les dégâts. Ainsi, l'arrestation de Roger (Albert Bastin), chef du District Couvin et de ses deux adjoints en mars 44 n'entraîna pas la dislocation de leur unité; Léopold (René Dineur), doublure de Roger et Alberte, fille de ce dernier, rétablirent les contacts et poursuivirent la tâche jusqu'à la libération. A l'arrestation de Richard en avril 44, Nestor, Conseiller d'organisation et doublure de Richard, reprit en main tout le réseau du FIN. Enfin, les arrestations de deux de nos agents parachutés, Ernestine et Thérèse, à Bruxelles le 22 mai 44 puis celles de Nestor et de 4 de ses collaborateurs du Nord Namurois à Seron 4 jours plus tard ne provoquèrent aucune réaction en chaîne.

Seule la capture de Clephte à Oster le 18 septembre 43 eut des retentissements à long terme: la SIPO lui avait arraché les noms des réserves de notre équipe bruxelloise (Robert Labruyère dit Machavoine, les trois frères Watticant, Franz Lefebvre dit Faber et Pierre Romainville). Ces amis n'avaient pas cru devoir se fondre dans la nature après Manhay bien qu'ils eussent été recrutés à une époque où tant l'identité que le domicile des agents étaient connus de leur chef direct. La SIPO les avait maintenus sous surveillance discrète jusqu'au moment où elle espérait capturer le reste de la bande. Elle pensa pouvoir réaliser un coup de filet magistral lors de

l'arrestation accidentelle de Spada et de ses deux compagnons à Jambes le 29 février 44.

### LIMITATION DES RENCONTRES.

L'instruction générale 0.0/4 stipule en début de paragraphe intitulé "contacts intérieurs entre affiliés: "Pour la sécurité générale, les contacts doivent se limiter à ceux qui sont strictement nécessaires"; plus loin, elle insiste sur la brièveté des rencontres et le respect des filières de sécurité.

La journée du 29 février 44 illustre le bien-fondé de ces règles. La veille en début de soirée, Spada, chef de l'équipe laissée à Namur, se rendit à la planque de 2 de ses agents Tarras et Louis pour leur signifier une mission à exécuter quelques jours plus tard. Ceux-ci logeaient à Jambes chez les époux Van Loo, eux-mêmes membres d'un autre mouvement de résistance, le MNB. Spada souffrait d'une forte angine. Le voyant si accablé, Madame Van Loo lui offrit de passer la nuit chez elle pour lui éviter la fatigue du retour. Malgré l'entorse à la règle, Spada accepta, tant la remontée à pied jusqu'à Saint-Marc lui paraissait pénible. La nuit, Mme Van Loo, incommodée par une crise d'asthme, quitta la chambre et s'installa dans un fauteuil au rez-de-chaussée après avoir ouvert la porte extérieure donnant sur le jardin. Le 29, à l'aube, la SIPO pénétra facilement dans la maison pour arrêter Mr Van Loo et cueillit au saut du lit non seulement Tarras et Louis mais également Spada qu'un moment de fatigue avait malencontreusement poussé à accepter la fatale invitation.

A la fin de cette noire matinée, Ulysse (futur Martial) revenait en train de la Thiérache où il avait programmé avec Stan le transfert à Vaulx du dépôt d'armes provenant de la Hesbaye et stocké dans une dépendance du château de Marlagne près de Wépion ainsi que le rapatriement de l'équipe laissée à Namur. Ulysse s'appretait à descendre du train à Jambes pour avertir Tarras d'avoir à mettre un véhicule en ordre pour le transport d'armes. Au dernier moment, il se ravisa: il devait respecter la filière; c'était à Spada d'avertir ses équipiers; comment le cadre intermédiaire pouvait-il affirmer son autorité si le patron le court-circuitait ?

A cette pensée, il se rassit dans son compartiment. A sa descente du train, en gare de Namur, il fut accueilli discrètement par un agent du groupe W, blême, qui lui susurra: "Spada, Tarras et Louis capturés par hasard ce matin par la Gestapo qui venait arrêter Van Loo. Les boches tendent une souricière dans la maison; on n'a

pas pu te prévenir plus tôt; on pensait bien que tu reviendrais par ce train-ci". Ulysse, un instant abasourdi, demanda: "Que faisait Spada à Jambes? Les planques de Saint-Marc auraient-elles sauté?" "Rien ne s'est passé à Saint-Marc, tout ce qu'on sait, c'est que Spada était malade", répondit le messenger avant de disparaître dans le bureau postal.

Ulysse éprouva une peur rétrospective; il venait de passer par le chas de l'aiguille grâce à un providentiel rappel à l'ordre que la réflexion lui avait imposé en dernière minute.

\*  
\*                      \*  
\*

Du 9 au 12 mai 44, Martial séjourna à Liège; Nestor devait le mettre au courant de ses derniers contacts avec Ernestine et de l'évolution des plans de sabotage. Martial retournerait définitivement en Thiérache le 13 via Namur où il passerait la nuit. Roch, notre conseiller militaire qui n'était autre que Monsieur Albert, agent de l'Abwehr, l'apprit. Il en inféra que Martial logeait chez Francine (Irène Benoit), courrier du réseau et dont la "maison sûre" servait à la fois de boîte-aux-lettres et accessoirement de planque de passage. Il en avertit son chef Otto Schubert (Schellewald). Celui-ci décida d'en finir avec ce terroriste évanescent. Il fit monter un guet-apens par la GFP à la gare des Guillemins (Liège) et fit discrètement surveiller la "maison sûre" de St Marc.

Monsieur Albert et Schubert ignoraient que Martial, pourvu d'une fausse identité d'agent de la SNCB, était muni de libres-parcours lui permettant d'emprunter les trains de marchandises et de monter à bord des locomotives. Martial, échaudé par les tentatives antérieures de capture, avait décidé d'utiliser un train de marchandises dont Nestor lui avait fourni l'heure de départ depuis la gare de Longdoz, évitant ainsi celle des Guillemins. Nous apprîmes en 47 par la déposition de Schellewald à l'auditorat militaire que le guet-apens monté par la GFP s'était refermé sur un sosie de Martial, étranger à notre réseau. A Namur, Martial rencontra ses correspondants, puis gagna St Marc. Vers 17 h, il s'arrêta quelques instants chez Francine, le temps de lui signaler qu'elle aurait une mission de courrier à remplir le lendemain. De là, il se rendit à sa planque chez Marie Dekeyzer, soeur de Monsieur Albert, membre de notre organisation mais complètement ignorante de la trahison de son héros de frère.



Fig. 12. Spada (R. Van Gremberghe) et Ulysse (Franckson fils) "revêtus de leur costume bourgeois" surpris par un photographe ambulancier à Namur, peu avant l'arrestation de Spada.

Vers 20 h, longtemps après que Martial eut quitté la maison de Francine, un major de la GFP et 2 acolytes, tous en uniforme et arme au poing, y firent irruption. Visiblement, ils recherchaient quelqu'un et non des documents: ils ne fouillèrent aucun meuble. Après une inspection de toutes les pièces, ils signifièrent à Francine qu'ils l'emmenaient. En route pour la prison de Namur, le major, par le truchement de l'interprète, lui fit poser la question: "Avez-vous reçu une visite cet après-midi?" Irène comprenait l'allemand; elle eut le temps de réagir et de répondre sans hésitation apparente: "Non". Le major fit ajouter: "Dites-lui quand même que nous savons que des jeunes se cachent à St Marc." Il ne fut plus question de cette visite pendant toute la détention de Francine: une question maladroite eut pu faire suspecter le précieux Monsieur Albert. Fin août 44, Francine fut embarquée, à destination de l'Allemagne, dans un train de détenus qui erra plusieurs jours entre Namur, Bruxelles et Liège. Francine échappa ainsi à la déportation grâce à l'avance rapide de l'armée américaine.

Quant à Martial, il l'avait encore échappé belle: baraka ou respect de la consigne d'écourter les rencontres entre agents ??

## LES CONVENTIONS DE RENCONTRES

En principe les rendez-vous étaient mémorisés mais non notés. Dans certaines conditions cependant, leur notation ne put être évitée. Pour ces cas, nous établimes une convention concernant l'inscription du moment et de l'endroit du rendez-vous (décalage du jour ou de l'heure, numérotation des rendez-vous sur une liste préétablie non écrite). Pour fixer une rencontre ou une réunion, le recours à une boîte-aux-lettres intermédiaire était indispensable pour éviter qu'un messenger du demandeur n'ait à connaître l'adresse du destinataire. Lorsque la boîte-aux-lettres était une maison habitée, on convenait avec son occupant d'un signal (vase sur l'appui intérieur de fenêtre ou tenture à moitié fermée) signifiant que le destinataire pouvait sonner et prendre connaissance du message. Enfin, lorsque les protagonistes s'approchaient l'un de l'autre, ils ne s'abordaient qu'après vérification d'un signal émis ou porté par l'un ou l'autre, (voir page 159,160-169).

Un tel système fut appliqué à Bruxelles depuis notre entrée en clandestinité jusqu'à notre départ pour Manhay. Des procédés similaires furent employés par la direction du Service Hotton jusqu'à la fin de l'occupation. En Thiérache, pour les maquisards, les problèmes se simplifièrent: seuls les responsables devaient assurer des contacts avec l'extérieur, ceux-ci étant de surcroît facilités par l'environnement forestier. Lorsque le groupe se fut implanté à Brully-de-Pesche, les rencontres et réunions avec les agents des Districts se firent souvent dans l'ancien jardin privé du Führer, près de son Bunker. Martial s'y rendait par un trajet sous-bois de 4 km, entouré d'une escorte armée jusqu'aux dents. Quelle jubilation que de conspirer sur la jolie banquette de pierre, en forme de fer à cheval, au milieu des épilobes en fleurs sous la protection de sa garde dans les lieux-mêmes d'où le monstre avait dirigé 4 ans plus tôt sa guerre-éclair contre la France.

Extrait du "Rappel des mesures conspiratives"; minute de la réponse au questionnaire du contre-espionnage américain, quartier général de Namur du 14 novembre 1944.

## ORGANISATION DES RENCONTRES

### 1. Système des rendez-vous numérotés

- Dix rendez-vous sont choisis et numérotés. Les lieux et numéros sont appris par coeur.
  - Ces lieux de rendez-vous sont établis dans des endroits tranquilles de la banlieue bruxelloise dont la surveillance est facile et d'où la fuite est aisée: lisière, orées de bois, terrains transformés en potager, etc...
- Par exemple: à Uccle, le sukkel weg, le parc du Wolvendael, la chaussée de St Job; à Boitsfort, les abords du boulevard du Souverain, etc...

### 2. Fixation des rendez-vous

- En dehors des lieux de rendez-vous, existence de 2 tableaux où sont inscrites les indications. Il s'agit de palissades où l'on écrit à hauteur de l'oeil en caractères ne dépassant pas 7-8 mm :

1°) L'indicatif de l'appelant (chaque agent est répertorié par une lettre suivie d'un nombre de 1 à 2 chiffres).

2°) L'indicatif de l'appelé.

3°) La date et le lieu de rendez-vous: l'heure est indiquée en heure et quart d'heure (3 chiffres) les temps sont inscrits en GMT (heure de Greenwich), c'est-à-dire avec un décalage de 2 heures par rapport à ceux de l'Europe Centrale imposés par l'occupant; l'heure est suivie du jour et du mois en chiffres.

4°) Le numéro du rendez-vous.

Ainsi : D6.A4.1420206.09

signifie :

Agent D6 désire rencontrer agent A4 à 16 1/2 (heure allemande) le 2 juin au rendez-vous n° 9.

Si A4 est d'accord, il barre 1420206.09 et derrière cette rature, ajoute A4.

### 3. Conventions d'abordage

Lorsque deux agents se rencontrent fortuitement ou de manière délibérée, ils ne s'abordent que si un signe conventionnel émis par un des 2 agents le permet ; le second s'y conforme.

Quelques exemples:

- pipe en bouche = tout va bien;
- journal en main = attention, suivez-moi;
- mouchoir en main = passez votre chemin;
- prendre chapeau en main = (?) (manuscrit illisible).

### FAUSSES IDENTITES.

Tout clandestin possédait évidemment une fausse carte d'identité avec nom, prénoms, adresse, lieu et date de naissance empruntés. Il n'était point besoin de fabriquer ces contrefaçons; chaque réseau sérieux se devait de disposer d'accointances dans une ou plusieurs maisons communales fournissant des cartes vierges. Sur celles-ci, le responsable des faux documents appliquait les photos des illégaux et un cachet fabriqué au départ d'une empreinte de sceau officiel par un imprimeur complice. La connivence avec les services de l'état civil pouvait aller plus loin: l'employé communal apposait le vrai sceau sur une carte vierge munie d'une photo; il pouvait également combiner avec une équipe le vol d'un stock de cartes d'identité et d'un des cachets de sa commune. Enfin, comble de raffinement, le faux personnage était même inscrit aux registres de la population. Il suffisait pour brouiller encore davantage les recherches d'indiquer comme lieu de naissance une commune où les registres concernés avaient été enlevés par la résistance ou détruits lors de bombardements. Pour faciliter la production de ces "vrais" faux, le Groupe W nous demanda au début février 44 de procéder au vol des registres de la population de Malonne avec la bénédiction du responsable communal.

Ces fausses identités étaient assorties d'attestations de travail fausses ou dérobées, de certificats d'exemption du STO et même "d'ausweis" (laissez-passer) allemands autorisant la circulation après le couvre-feu. Cette panoplie permettait de franchir sans encombre les barrages et contrôles volants effectués par les feldgendarmes et leurs auxiliaires belges dans leur traque aux réfractaires et aux juifs. Lorsque la fausse identité s'accompagnait d'inscription aux registres de la population, elle permettait en plus de passer

avec succès une première vérification si l'on était emmené comme suspect au bureau de la feldgendarmérie.

Par contre, si l'on était recherché comme terroriste ou comme espion par la GFP ou la SIPO, ces précautions s'avéraient insuffisantes: les interrogatoires dans les locaux de police devenaient beaucoup plus serrés. L'agent recherché devait être porteur de l'identité complète d'une personne existant réellement; il devait pouvoir décrire les particularités du quartier où il était censé habiter, donner la composition de sa famille ainsi que les noms de ses voisins. De plus, ses vêtements ne pouvaient porter aucune indication permettant de mettre en doute sa fausse personnalité; quelqu'objet personnel aux initiales de l'homonyme complétait utilement le brouillage.

Les faux personnages joués par nos agents parachutés répondaient à tous ces critères. Lorsque Thérèse et Ernestine furent capturés fortuitement à Bruxelles en mai 44, les premiers interrogatoires par la GFP de Bruxelles ne parvinrent pas à percer leur véritable identité. Thérèse notamment avait joué avec brio le rôle d'un courtier en tissu travaillant pour une firme de Marseille. Mais hélas, grâce aux informations fournies par Monsieur Albert sur la fausse identité d'Ernestine, Schellewald put aisément convaincre Thérèse et Ernestine d'être deux agents parachutés par Londres.

Le cas de Tarras est également démonstratif d'une fausse identité parfaitement composée qui ne le sauva toutefois pas en raison des circonstances mêmes de son arrestation. Les Allemands ne connaissaient que son nom de guerre et son appartenance à la bande Franckson. Capturé à Jambes avec Spada et Louis, il fut interrogé, jugé, condamné à mort et exécuté sous le nom de son homonyme Eugène Doucy.

Les faux personnages ainsi créés pouvaient cependant ne fournir aucune protection si la police ennemie possédait de bonnes photos d'un agent très activement recherché qui n'avait pas réussi à modifier suffisamment son visage et sa silhouette. Il faut, en effet, savoir que les photos et les identités de tels agents, classés dangereux, étaient régulièrement projetées sur des écrans devant les auxiliaires des polices ennemies et diffusées en Belgique voire même en France. Après ces séances de projection, les mouchards s'en allaient arpenter la ville en paisibles badauds ou en consommateurs attablés à des terrasses de café. La diffusion des informations pouvait s'étendre très loin: le signalement de Martial fut retrouvé après la libération à la Gestapo d'Hendaye, à la frontière pyrénéenne.

Dans ces conditions, l'agent recherché ne devait son salut éventuel que dans le développement d'un sixième sens, celui qui l'amenait à sentir qu'il était l'objet d'une filature.

LE 6<sup>EME</sup> SENS

Ce 6<sup>ème</sup> sens que certains n'acquirent jamais, ce qui abrégé leur vie, nécessitait une attention de tous les instants, une tension nerveuse constante aiguisant la perception et la mémorisation d'images ou de bruits insolites. L'agent secret doit pouvoir emmagasiner dans la partie directement accessible de sa mémoire la physionomie, la démarche, éventuellement la voix de tierces personnes évoluant, même furtivement, dans son environnement. Deux rencontres successives avec le même inconnu sont l'alarme d'une filature, un accident regrettable, comme nous disions entre nous; une troisième équivalait à une déclaration de guerre! En rue, le clandestin recherché devait apprécier si un individu suivait le même trajet que lui, fût-ce à plus de 50 mètres de distance en fonction de la densité des passants, et cela, sans devoir se retourner comme un écolier quittant l'école et essayant d'échapper au pion. Pour s'assurer de l'existence d'une filature, l'agent secret devait souvent et brutalement casser son itinéraire. Au cas où il suspectait d'être suivi, il devait essayer selon des schémas classiques actuellement bien connus des téléspectateurs amateurs de polars, de "semer" le pisteur soit dans les méandres d'une grande surface à entrées multiples, soit en pénétrant dans une salle de cinéma obscure dont il connaissait les issues de secours débouchant sur d'autres rues que celle de l'entrée principale. A cette époque où les plateformes des trams étaient encore ouvertes, il avait intérêt à monter à l'arrière ou à en descendre lorsque le convoi avait déjà repris sa marche.

Il était recommandé aux agents de modifier souvent leur silhouette ainsi que leur démarche, échangeant le manteau raglan contre le trench serré à la taille ou le blouson sport; le chapeau Eden contre le chapeau à bord rabattu ou la casquette; voire même à endosser le bleu de travail, la mallette à outils sur l'épaule, si leur fausse identité le justifiait.

Hotton (Albéric Maistriau) possédait ce sixième sens: ses rendez-vous avec Valentin évoluaient en deux temps. Le premier avait souvent lieu avenue de Tervueren : les deux hommes arrivaient en sens inverse pour pouvoir se rendre compte aisément s'ils étaient éventuellement suivis; au moment de se croiser, Hotton murmurait l'endroit de la rencontre imminente.

Lorsqu'il se rendait à une réunion avec Valentin, il se faisait précéder ou suivre par celui-ci selon la localisation du danger potentiel. Pour visiter le groupe d'Ottignies dans le Brabant wallon, il circulait sur une des rares motos de l'époque possédant une suspension arrière. En cas de poursuite, il s'engageait sur les routes de campagne pavées où grâce à sa maîtrise de conduite et à la stabilité de sa machine, il semait facilement le poursuivant.

Il était constamment en éveil. En juillet 44, il avait rendez-vous avec Monsieur Albert, place d'Italie à Liège. En abordant l'endroit, il remarque un suspect immobile. Il entraîne aussitôt Mr Albert dans un café, s'excuse de ne pouvoir prolonger la rencontre et lui en fixe une autre trois jours plus tard. Juste avant celle-ci, il lui fait savoir qu'il vient d'être appelé dans la région parisienne pour une mission importante et qu'il lui fera signe dès son retour. Bien que ne quittant pas la Belgique, il ne reprendra plus contact avec Monsieur Albert jusqu'à la libération tant il était persuadé de sa trahison probable. Interrogé à l'auditorat militaire en 47, un des adjoint de Schellewald avoua être le suspect démasqué par Hotton; sa filature lui avait fourni comme seul bénéficiaire d'avoir pu photographeur Hotton avec une micro-caméra.

Plus tard, après l'épisode de juillet, Hotton assiste dans le Hainaut à une réunion de famille où il arrive indépendamment de son épouse et de ses enfants. Au cours de l'apéritif, scrutant les alentours par la fenêtre du salon, il croit remarquer une présence suspecte dans la rue. Dès que celle-ci a disparu, il prévient sa femme en catimini qu'elle doit l'excuser, prétextant un appel de l'extérieur. Au cours du dîner, des militaires allemands font irruption dans la salle, examinent tous les hommes puis se retirent en s'excusant d'avoir troublé une réunion de famille.

\*  
\*                      \*

Des filatures prirent parfois l'aspect d'une véritable toile d'araignée. Au cours du Fort-Chabrol du 30 juin 43, les Allemands ont capturé le garde du corps du Grand-Marcel. La sécurité exige que nous changions notre système de rendez-vous. Toutefois, nous n'en créons pas de nouveau puisque nous devons quitter Bruxelles pour l'Ardenne à quelques jours de là.

Après deux rencontres sans problèmes en bordure des parcs de Bruxelles et d'Auderghem, entre le Grand et Butch, celui-ci toujours accompagné de deux fidèles assurant sa protection, un dernier rendez-vous est fixé le 12 juillet, place Emile Janson à Ixelles. De là, une réunion est prévue dans une maison sûre connue du Grand où sera dévoilée la localisation du futur maquis que le Grand rejoindra après un dernier sabotage dans la région bruxelloise.

Butch n'aime pas cet endroit en pleine ville. Il s'y rend en prenant un grand luxe de précautions: il est flanqué de Clephte; à 15 à 20 m d'eux Simba veille tout en semblant les ignorer; un peu plus loin Charles suit à bicyclette. Tous sont armés.

Dix heures! Pas de Grand et pour cause, il vient d'être capturé par la GFP le matin même. Dix minutes s'écoulent à l'arrêt du tram. Butch a repéré deux autres civils coiffés de chapeau qui comme eux ont laissé passer trois trams et décide de quitter ces lieux malsains. Il fait un signe: Mathieu et Simba s'ébranlent d'abord; ils doivent gagner le pied-à-terre de Mathieu rue Américaine, à deux pas de là, mais pas directement car les 2 civils plus que suspects se sont mis en marche également; ils le font assez maladroitement si bien que leur manoeuvre est immédiatement éventée. Au premier carrefour, un des gestapistes réajuste son chapeau au moment où il croise un 3ème larron qui relaie les 2 premiers. Même jeu au carrefour suivant. A chaque changement d'équipe, Charles, qui suit la scène du haut de sa selle rattrappe puis dépasse les fugitifs en leur glissant subrepticement quelques mots au passage. Combien d'agents les boches ont-ils mobilisés pour truffier ainsi le quartier? Pour finir, nos 4 amis parviennent à semer leurs pisteurs pédestres. Une voiture suspecte stationne à un proche carrefour. Curieux. Les terroristes n'hésitent pas, ils portent ostensiblement la main à la poche intérieure de leur manteau; Butch va jusqu'à sortir son GP. La voiture démarre en trombe; la voie est enfin dégagée.

Deux heures plus tard, chacun d'eux regagne sa planque sans encombre, songeant que dans ce cas-ci la sécurité passive a cédé le pas à la sécurité active grâce à leurs armes.

\* \* \*

Un quart d'heure à peine après l'arrestation de Francine, Martial est informé par Albert Benoit, cousin de notre amie et agent du réseau, qui avait été témoin de la scène. Martial en déduit que l'interception de Francine est une suite curieusement tardive de la capture de Spada. Il ignore en effet qu'aucune perquisition n'avait été opérée chez elle.

Le lendemain matin, il redouble de vigilance. Pour se rendre à Namur, il emprunte un vélo du groupe déposé chez les Dekeyzer où il a logé. Dans la descente de St Marc à St Servais, il croise un promeneur nonchalant dont le "look" est identique au sien: feutre mou et gris sur l'oeil, lunette cerclées d'or, trench serré à la taille: le type parfait du gestapiste. Le piéton, visiblement ahuri, observe le cycliste descendant la chaussée à vive allure.

Martial aborde la gare par une entrée de service et après avoir confié le vélo à un de nos cheminots, gagne la voie où le train pour Heer-Agimont est en partance. Ne détectant rien de suspect aux alentours, il s'installe dans la quatrième voiture avec vue sur le quai. Peu avant le départ, un quidam à l'allure suspecte apparaît et déambule le long du convoi tout en fixant Martial, puis change de quai en gardant l'oeil sur le train.

Pas de tergiversation inutile, Martial descend de voiture à la première halte et monte sur la locomotive. Il montre son libre-parcours aux machinistes et commence à deviser avec eux sur les problèmes du chemin de fer et les difficultés du ravitaillement, sujet inépuisable en ces temps de disette. A l'arrivée à Dinant, des feldgendarmes sont présents sur le quai et accompagnent des "civils". Les voyant, Martial recule vers l'intérieur de la marquise du côté de l'entre-voie. Dès l'arrêt du train, les boches cernent la 4ème voiture. Martial demande aux machinistes si pareil contrôle est fréquent. "Non" répond l'un d'eux "lorqu'ils traquent le marché noir et les réfractaires, ils montent en général à Dinant et contrôlent toutes les voitures. On dirait cette fois qu'ils recherchent quelqu'un" ajoute-t-il malicieusement. "C'est probable" rétorque Martial sans paraître y attacher plus d'importance.

A Heer-Agimont, Martial prend congé de ses amis cheminots et après un coup d'oeil circulaire et circonspect, se dirige vers le train desservant Chimay. La locomotive est conduite par notre agent et ami Gabriel Maudoux, habitant près de la gare de Lompret. Sa maison sert de relais à Martial pour échanger son costume bourgeois contre des habits de campagnard et gagner ainsi vêtu le camp du Walestru.

Pour se détendre, Martial conduit la locomotive type 15, mais il n'est pas encore très adroit, ses manipulations du levier d'admission de vapeur et surtout du frein Westinghouse manquant de souplesse; les arrêts et les départs sont un peu cahotiques. A plusieurs stations, les voyageurs qui descendent, brocardent Gabriel sur sa manière de manoeuvrer; il s'en défend en invoquant un problème dans le circuit de freinage.

Martial descend à Lompret et de là gagne le Walestru, après avoir une fois de plus vécu un "narrow escape" comme le disait Valentin.

*Les instructions figurant dans les encadrés qui suivent sont issues de documents d'archives. Il s'agit de textes originaux, traduits de l'anglais, mis à notre disposition par François Mathot, alias Valentin, un des trois agents parachutés au printemps 44 par le SOE pour le compte du Service Hotton.*

## INSTRUCTIONS DU SOE AUX AGENTS PARACHUTES CONCERNANT LES RENDEZ-VOUS (RV)

### 1. LE RV POINT FIXE

#### RV POINT FIXE A L'EXTERIEUR

La personne qui attend et celle qui arrive doivent avoir une couverture justifiant leur présence et éventuellement un bref arrêt. Les agents ne doivent pas traîner, attendre, s'impatienter, ou revenir plusieurs fois au même endroit.

Les deux agents arrivent ensemble au lieu du RV.

#### RV POINT FIXE A L'INTERIEUR

Si le RV a lieu dans un lieu public, le premier arrivé sera installé un peu avant l'heure du RV avec son signal sécurité (voir plus loin la définition) et éventuellement son signal recce<sup>4</sup>. Son partenaire arrivera à l'heure exacte prévue pour le contact.

S'il ne se connaissent pas, en plus du signal recce, il est à prévoir un mot de passe (question et réponse).

### 2. RV DE RECHANGE

En cas d'échec du RV organisé, on passe à un lieu de RV situé à un autre endroit. On recourt au RV de rechange lorsque l'endroit du RV prévu semble dangereux ou n'est plus utilisable, ou bien encore si l'un des partenaires arrive en retard.

Le RV de rechange n'est pas une solution nouvelle car il doit toujours être prévu.

Il peut avoir lieu des heures, des jours ou des semaines après le premier arrangement.

Il doit faire l'objet d'un drill bien établi et précis. En cas d'absence de l'une des personnes au RV prévu, l'autre attendra un maximum de deux minutes puis se rendra automatiquement, au RV de rechange.

<sup>4</sup> Recce = abréviation militaire anglaise pour reconnaissance ; le signal de reconnaissance.

### 3. LE RV FLOTTANT

Surtout employé dans les grandes agglomérations entre agents qui ne se connaissent pas.

Chaque agent devra disposer si possible d'une description de son partenaire :

- au point de vue signalement (voir feuille de signalement dans le cours de filature)
- au point de vue habillement.

Chaque agent aura un signal de reconnaissance et un signal de sécurité (l'absence du signal sécurité signifiera danger).

Le chef fixera 3 RV dans le temps et dans l'espace.

Le rendez-vous proprement dit aura lieu au 3ème contact visuel si le signal sécurité est fait par les 2 agents.

#### Exemple :

L'agent A et l'agent B doivent s'identifier et se rencontrer lors d'un RV flottant.

#### - Agent A

Description et signalement : grand mince basané  
Habillement : pardessus brun  
Signal recce : cravate verte  
Signal sécurité : pardessus déboutonné

#### - Agent B

Description et signalement : taille moyenne figure ronde  
Habillement : imperméable bleu  
Signal recce : journal "LE SOIR" dans poche gauche  
Signal sécurité : une main en poche

- 1er RV : 10,52 hrs devant la Bourse de Bruxelles
- 2ème RV : 11,37 hrs devant le cinéma EMPIRE porte de Namur
- 3ème RV : 12,42 hrs à l'entrée du cimetière d'Ixelles
- Mot de passe agent A = Pardon Monsieur, l'enterrement (toussotement) est-il déjà passé?
- Mot de passe agent B = Oui, il y a 12 minutes et demie.

Ce RV permet de vérifier si un agent est l'objet d'une filature.

Trois contacts à environ une heure d'intervalle permettent aux agents de s'identifier sans erreur.

C'est le RV classique entre les chefs qui se contactent pour la première fois ou qui ne disposent pas encore d'infrastructure intérieure pour leur réseau (maisons sûres, appartements sûrs, etc...)

#### 4. RV EXCEPTIONNEL, D'URGENCE OU DE RESERVE

C'est un RV qui sera utilisé en cas d'urgence afin de permettre à deux agents de se rencontrer immédiatement.

C'est un RV que l'on garde au frigo.

Tout est convenu à l'avance sauf la date.

Il est demandé en langage conventionnel mais simple.

Il a lieu dans une autre ville.

Les chefs et les sous-chefs devront toujours prévoir une méthode de RV d'urgence.

#### 5. RV EN MOUVEMENT

Système très pratique, personne ne lanterne nulle part, recommandé pour la rencontre "comme par hasard".

Couverture plus facile à trouver.

#### 6. RV CAR PICK UP

A ce RV, comme son nom l'indique, l'agent dispose d'une voiture, mais il lui est formellement interdit d'arriver en voiture jusqu'au lieu même du contact, et encore moins d'embarquer directement son partenaire. L'agent devra arrêter la voiture à une certaine distance et hors de vue de l'endroit de contact.

La rencontre avec le partenaire se fera à pied ; il amènera celui-ci à la voiture et démarrera sans attendre (évidemment pas de hâte suspecte). Cette façon de faire, si les précautions normales de sécurité sont respectées, présente l'avantage de semer assez facilement une filature.

**ATTENTION** : la voiture en arrivant ou en partant ne doit jamais traîner, attendre, s'attarder, revenir plusieurs fois au même endroit.

#### 7. RV ECLAIR

Deux personnes se croisent, prononcent une parole, font ou portent un signe convenu.

La présence de quelqu'un à un certain endroit, à une certaine heure peut constituer une communication par son seul fait.

On peut parfois échanger des documents à un RV éclair, dans ce cas il faut une répétition particulièrement soignée, de façon à bien synchroniser les mouvements.

**Type de RV éclair** : se heurter à l'agent et échanger les journaux par exemple.

**Précautions** : ne pas tenter si pas bon acteur, il faut avoir l'air naturel; l'incident doit paraître banal et ne pas attirer l'attention.

#### 8. RV VISUEL

Utilisé pour permettre à deux personnes de se reconnaître sans qu'elles aient un contact physique.

Ce RV peut permettre à une personne d'en identifier une autre, laquelle pour des raisons de sécurité ne connaît pas son identificateur (même si "l'autre" est consciente du but du RV visuel).

#### 9. RV DE ROUTINE

C'est un RV qui est fixé à l'avance entre les deux correspondants. Ce RV s'effectue si les deux correspondants ont perdu le contact et n'ont plus d'autres moyens de liaison.

**Exemple** : tous les premiers dimanches du trimestre, rendez-vous à une telle heure à un tel endroit. Ce RV permet de rétablir un contact rompu.

**Attention** : il est bien entendu que ce contact devra s'effectuer en prenant le maximum de précautions de sécurité.

#### 10. RV LIFT ou AUTO-STOP

Pour ce genre de RV, il s'agit d'être prudent, c'est un système très connu de l'ennemi.

Le conducteur devra d'abord s'assurer qu'il n'est pas pris en filature par d'autres voitures.

Ce RV est difficile et dangereux dans une ville.

Par contre, dans un site rural et sur une route déserte, un auto-stoppeur ayant une couverture réelle, pourra prendre place à bord d'un véhicule sans grand danger.

#### 11. RV VOLANT

a) Un agent doit passer par un endroit donné tous les jours (ou un jour de la semaine) à une heure fixée.

b) Un itinéraire peut lui être fixé avec une heure de départ et une heure d'arrivée (il sera intercepté par son correspondant dans les 2 cas).

## LA SECURITE ACTIVE

Pour compenser les inévitables erreurs humaines dans le respect du code de la clandestinité, les organisations de résistance devaient développer leur sécurité active, c'est-à-dire créer une contre-police. Celle-ci visait à détecter les agents ennemis et leurs indicateurs, à subodorer les informations que l'ennemi possédait sur leur organigramme et leurs activités et à pressentir aussi ses intentions répressives.

Afin de relever ce défi, les réseaux devaient atteindre une taille critique dans leurs secteurs d'implantation pour recruter de nombreuses complicités dans les administrations belges ayant des rapports obligés avec l'autorité occupante ou capables de s'immiscer dans son fonctionnement. C'était notre cas, principalement dans le Namurois et, accessoirement, en Thiérache.

Chaque profession joua un rôle spécifique dans ce difficile jeu de cache-cache.

### A CHACUN SON ROLE

En premier lieu : les postiers. Les "Wés" -comme étaient appelés les agents du groupe W- avaient pris quasiment le contrôle de la poste de Namur grâce à 9 agents particulièrement actifs<sup>5</sup> sous l'autorité de Bob (Albert L'Entrée - W0) et avec la complicité du directeur régional (Marc Buchet). Les Wés avaient organisé le détournement de la correspondance allemande de la Kreiskommandatur (y compris la Feldgendarmerie), de la GFP, de la Werbestelle, de l'Honneur légionnaire<sup>6</sup> et des domiciles particuliers des gestapistes repérés. Les lettres étaient interceptées au triage ; les tournées ne servaient en général, qu'à un éventuel repêchage de ce qui aurait échappé aux trieurs complices.

Une mesure de prudence renouvelée chaque jour garantissait la sortie de la correspondance saisie.

<sup>5</sup> J. Beulens (W58), R. Ciparisse (W11), J. De Potter (W4), F. Gilson (W7), J. Goffin, C. Pircard (W10), M. Surin (W14), A. Thibaut (W18), et G. Trousse (W9).

<sup>6</sup> Service social de la légion wallonne anti-bolchevique, émanation du parti rexiste.

Les lettres étaient ouvertes, sans être abimées grâce à plusieurs techniques bien mises au point et ne laissant pas de traces; seules les missives intéressantes étaient conservées (principalement les dénonciations à l'ennemi). Le reste de la correspondance saisie était soigneusement refermé et distribué normalement.

Ce procédé était judicieux, car il évita longtemps de donner aux Allemands des soupçons sur la surveillance dont ils étaient l'objet. La réexpédition était d'ailleurs délicate et devait être opérée avec beaucoup de soin. Dans ce but, les Wés possédaient un jeu complet d'enveloppes de toutes teintes et de tous formats leur permettant de contrefaire parfaitement l'enveloppe d'origine qui aurait été rendue inutilisable par suite de souillure.

Une équipe volante allait alors déposer dans leurs boîtes postales de départ les lettres ainsi falsifiées; elle disposait pour cette mission d'une puissante voiture de sport avec permis parfaitement en règle et de son chauffeur qui n'était autre que Willy Toussaint (W46) directeur du casino de Namur.

Les personnes dénoncées par ces lettres<sup>7</sup> étaient ensuite prévenues par d'autres Wés, afin qu'elles pussent prendre les mesures de protection qui s'imposaient et ne fussent pas victimes de récidives de la part des dénonciateurs. Ces démarches accomplies par des gendarmes Wés s'avéraient très efficaces mais dangereuses; il eut suffi que les Allemands, soupçonnant le manège, envoient une fausse lettre de dénonciation pour faire tomber les Wés dans un traquenard.

Les centralistes complétaient l'action des PTT par l'écoute des communications téléphoniques des traîtres, des suspects ainsi que des organismes ennemis lorsque ceux-ci employaient le réseau belge. Cette surveillance se révéla particulièrement payante dans les zones rurales telles l'Ardenne ou la Thiérache où les connexions entre les lignes des appelants et des destinataires s'établissaient manuellement par l'intermédiaire d'un opérateur.

Les gendarmes et les policiers communaux surveillaient et interpellaient pour contrôle d'identité les rôdeurs ou les voyageurs suspects sous prétexte de lutter contre le banditisme, important à l'époque, ou contre le marché noir. A nos agents membres de la police judiciaire ou des brigades de recherche de la gendarmerie incombait la tâche de faire disparaître les

<sup>7</sup> Environ 2.000 lettres de dénonciations ont été ainsi arrêtées. Elle furent réunies à l'Auditorat militaire après la libération et utilisées lors de nombreux procès au cours de l'épuration. De l'avis de l'Auditorat militaire, vu les rebondissements habituels des affaires, les Wés ont sauvé de 2 à 3.000 personnes, dont 28 aviateurs alliés.

traces révélatrices laissées éventuellement par nos agents d'action après une opération.

Prévenus de chaque opération, ces agents tentaient d'arriver les premiers sur place avant les policiers ennemis, collaborateurs ou attentistes et brouillaient les pistes: changement des douilles, effacement d'empreintes digitales, enlèvement de pièces à conviction oubliées, transcriptions tendancieuses de déclarations de témoins, déviation des recherches dans de fausses directions, etc...

Toutes les enquêtes sur nos attentats terroristes dans la région de Namur furent systématiquement sabotées par Albert Poelvoorde (agent W) inspecteur à la PJ et ses complices.

### JOINDRE LES PRISONNIERS

Parallèlement à la tâche primordiale d'identification des auxiliaires de l'ennemi, domaine où les résultats furent spectaculaires, les tentatives pour connaître l'état d'avancement des enquêtes des polices allemandes ou leurs intentions à notre égard demeurèrent fragmentaires.

Un des moyens utilisés consistait à entrer en rapport avec nos agents détenus par l'ennemi. A plusieurs reprises, grâce à la complicité de gardiens belges des prisons de St Gilles et de Namur ainsi que de l'abbé Maistriaux, aumônier de cette dernière, membres d'autres mouvements de résistance, nous pûmes recevoir des messages de nos amis détenus et leur en faire parvenir.

Le courage et la persévérance d'une adolescente, Mademoiselle Troussard, demeurant rue Delimoy à Namur, nous permirent d'établir une liaison plus efficace avec Spada pendant sa détention dans la geôle de cette ville. L'arrière du domicile des Troussard donnait sur la face ouest de cette prison. De la fenêtre du premier étage, la vue portait, au-dessus du mur d'enceinte de la prison sur les cellules des étages supérieurs. Spada était écroué dans l'une d'elles déjà occupée par un autre détenu. Une fois la confiance établie entre eux, son compagnon lui apprit qu'il communiquait avec l'extérieur par un véritable télégraphe optique. Un carton blanc manié derrière la fenêtre de la cellule mimait les brèves et les longues de l'alphabet morse. Spada s'initia rapidement à l'usage de cet alphabet ainsi qu'à son déchiffrement. Il put à son tour communiquer avec Mademoiselle Troussard, en se hissant à hauteur de la fenêtre pendant que son codétenu se tenait près de la porte de la cellule pour décèler les bruits de pas dans le couloir. Pendant ces émissions, Mademoiselle Troussard scrutait la fenêtre cellulaire émettrice à l'aide de jumelles et transcrivait le message en clair. A la réception de la première communication de Spada, le père Troussard, employé au Gouvernement Provincial avertit un de ses collègues habitant St Marc que sa

filie détenait un message destiné à une certaine Madame Mazy demeurant 9 rue du centre à St Marc. Cette dame, en réalité notre courrier Francine, établit alors un contact bidirectionnel régulier avec Spada via l'admirable Demoiselle Troussard. Celle-ci traduisait en morse les textes à destination du prisonnier et les communiquait à l'aide de panneaux aisément visibles des cellules. Spada put ainsi avertir Francine au début mai que la SIPO surveillait Claire (Maria Têheur) et France Desmet, respectivement courrier et chef de notre groupe d'Eghezée. Nous pûmes aussi informer Spada que nous espérions avoir fait bloquer son dossier. C'est hélas par la même voie qu'en mai 44, il nous fit savoir que son instruction reprenait à zéro.

Ce téléphone optique, mis au point longtemps avant l'incarcération de Spada, fonctionna jusqu'à la libération pour aider d'autres résistants détenus dans les étages supérieurs sans que la famille Troussard fut inquiétée.

### LES ENTREMETTEURS

Cette affaire nous entraîne à évoquer une autre technique: l'approche d'agents des polices ennemies par des intermédiaires le plus souvent douteux, agissant par esprit de lucre et par conséquent prêts à nous vendre pour un profit supérieur. Cette méthode était d'autant plus hasardeuse que l'entremetteur pouvait n'être qu'un indicateur de la police ennemie chargé d'infiltrer notre groupe !

\*  
\*            \*  
\*

La tentative de sauvetage de Spada frisa la folie. Dans un premier temps, avec le groupe de Namur de l'Armée Belge des Partisans, nous avions programmé un coup de main sur la prison de la ville afin d'en libérer les patriotes détenus. Après enquête minutieuse, nous dûmes admettre notre incapacité à réussir. Nous envisageâmes alors la destruction de son dossier à la SIPO de Namur.

A cette fin, nous entrâmes en relation avec une femme originaire des cantons rédimés et maîtresse d'un Allemand employé à la prison de Namur. La rencontre avec cette femme avait été prévue dans un café au coin de la rue principale de Jambes, au-delà du pont.

Au jour J, Mickey et Stan ont suivi leur chef Martial tandis qu'il pénètre dans l'établissement. Stan ressent l'affreuse impression qu'il s'engouffre dans la gueule du loup. Mickey et lui s'attablent près de la sortie.

Dehors, Strangler a choisi de guetter sur le trottoir d'en face tandis que Kid veille également en contemplant innocemment les vitrines.

Les deux acolytes de Martial feignant la joie de retrouvailles devant une chope examinent à la dérobée le public présent. Au centre de la salle, leur chef discute avec une dame. Des clients sont attablés - amis ou ennemis ? Il est difficile de se forger une opinion ! De toutes manières, Stan et Mickey sont attentifs à protéger Martial, leur "artillerie" prête à entrer en action.

A peine ont-ils le temps de finir leur verre et de payer la consommation qu'ils le voient se lever et partir. Quelques secondes d'attente pour ne pas se découvrir ..... deux consommateurs quittent également leur table. Nos deux gardes du corps se lèvent aussitôt mais sans précipitation et leur emboîtent le pas d'une façon ostensible leur faisant comprendre qu'ils sont l'objet d'une sérieuse surveillance. Tandis que leur attention se concentre sur les deux gestapistes, Martial s'est évaporé.

Au même moment, Strangler et Kid repèrent deux autres individus semblant se décoller des façades et puant le flic à plein nez. Mains dans les poches, nos compagnons leur annoncent clairement la couleur,

Les quatre individus comprenant à leur tour qu'ils sont tombés dans une souricière tentent deux par deux d'échapper à la filature. La traque se poursuit implacable jusqu'au centre de la ville où les terroristes s'évanouissent brutalement.

Nous ne sûmes jamais le rôle exact joué par l'intermédiaire douteuse: le dossier de Spada fut effectivement égaré contre le paiement de 200.000 F. Agit-elle en honnête entremetteuse ou fut-ce une ruse du SD pour nous appâter ? Cette manoeuvre fut inutile ; elle ne donna qu'un répit d'un mois à Spada, à la fin duquel son instruction recommença. En 47 nous apprîmes le motif supplémentaire de notre échec: en marge de l'instruction de la SIPO, l'affaire était également connue de l'Abwehr grâce aux informations fournies par ce bon Monsieur Albert à son chef Otto Schubert. Nestor avait raison; nous avons couru des risques disproportionnés pour un résultat final nul. Ces actions avaient été désavouées par Nestor, comme l'indique la lettre qu'il adressa à Martial à ce sujet en mars 44<sup>8</sup> :

<sup>8</sup> Cette note arrivée dans une "maison sûre" aurait dû être détruite dès réception. Nous ne savons pour quelles raisons, elle fut cachée et conservée en même temps que les 2 notes suivantes. L'occupante de cette maison nous les remit longtemps après la fin des hostilités.

*Mon cher ami,*

*Il faut que tu prennes du recul pour juger la situation. Vous êtes pour le moment dans un guêpier; les mouches bourdonnent autour de vous; elles vous recherchent avec acharnement. Quant à penser qu'on peut leur donner le change avec d'autres vêtements, c'est une illusion dangereuse. Ils attirent plutôt l'oeil sur vous. Pense bien aussi qu'il n'y a rien de sûr dans cette affaire de sauvetage: c'est une tromperie ou un traquenard.*

*Il ne faut pas ajouter d'autres victimes au tableau par des actions imprudentes ou inconsidérées. N'entre en contact direct avec quelque inconnu que ce soit; il faut rester derrière un écran.*

*Le mieux est que tu recommandes à tes compagnons de se mettre à l'ombre pendant quelques temps et que toi-même tu changes d'air.*

*Je t'attends.*

*Ton vieux Nestor*

Nous avons cependant une expérience précédente pour avoir été déjà échaudés en décembre 43 par un contact similaire. A l'époque, nous avons été approchés par un aventurier, un certain Tavernier, ancien des brigades internationales pendant la guerre civile espagnole. Cet homme prétendait qu'il pouvait détourner de leur filière administrative les condamnations à mort de Clephte, de Renard et de Stella. Notre confiance en cet individu était faible; mais une probabilité de réussite minime ne valait-elle pas de sacrifier 600.000F. de notre trésor de guerre ? En fait, nous avons affaire à un simple escroc en rapport avec le greffe du conseil de guerre allemand de Bruxelles. Malgré le versement de cette somme, énorme pour l'époque, trois semaines plus tard Clephte et Renard furent passés par les armes tandis que Stella prenait le chemin de la forteresse de Bützow au sud de Rostok (Mechlemburg).

Un cas cependant connu une fin heureuse. Une auxiliaire féminine de la Wehrmacht avait pris Jean (Jacques Gustin, plus tard l'homme au chien, puis Roland) en pitié après les séances de torture subies dans les locaux de la GFP à Bruxelles en décembre 41. Elle accepta moyennant récompense de communiquer à Gustave Gustin, frère de notre Jean, le lieu de sa détention ainsi que le nom et les habitudes de son interrogateur, le colonel Hammerschmit. Gustave, importateur de champagne à l'époque, entra en

contact avec ce dernier en fréquentant son restaurant favori. Il négocia alors la libération de son frère contre une plantureuse rançon. Hammerschmit n'encourait aucun soupçon en acceptant le marché: le motif de l'arrestation de Jean était vague; en outre, le détenu n'avait rien avoué de ses activités de saboteur patenté malgré les nombreux interrogatoires très musclés auxquels il avait été soumis<sup>9</sup>.

## COLLUSIONS

Les contacts directs avec la police allemande furent limités au groupe de Namur. Bob (W0), toujours lui, se présentait, en dehors de son service aux PTT, comme trafiquant du marché noir. Il avait eu l'occasion de "sympathiser" avec deux feldgendarmes. Au cours de leur patrouille, ceux-ci pouvaient s'arrêter au bar "Le Rouge et le Noir" près du pont de Jambes et écluser un godet sur l'ardoise de Bob. Lorsque Bob y était présent, il leur glissait parfois un petit paquet de "vrai café", rareté en ces temps de blocus, et, entre chopes et schnaps, les interrogeait adroitement sur les prochaines missions de la feldgendarmarie. En plus de fournir ces renseignements, les patrouilles auxquelles ces deux pandores participaient évitaient de contrôler Le Rouge et le Noir, un de nos rendez-vous discrets, ainsi que Bob et ses amis.

Le Rouge et le Noir fut d'ailleurs le théâtre d'un épisode burlesque. Un soir que Bob et Martial complotaient dans un coin tranquille, nos deux feldgendarmes pénétrèrent au bar comme à l'accoutumée. Reconnaisant Bob, ils vinrent civilement le saluer. Bob en profita pour leur présenter Martial comme un de ses très bons amis. Après quoi, en hommes polis, les pandores voyant Bob et Martial en conversation s'attablèrent dans un autre coin. Lorsque Martial prit congé de Bob, l'un des gendarmes se leva et se plaça derrière lui.... pour simplement l'aider à revêtir son manteau! Malgré son calme apparent, Martial ressentit un curieux froid dans le dos; il bredouilla un: "danke sehr für ihre höflichkeit", serra la main du boche et sortit soulagé.

Un autre contact tourna très mal. Père Joseph alias W9 (Georges Trousse), après avoir été "brûlé" à la poste, était devenu le courrier principal de Nestor. Le 19 juillet 44, il établit une liaison périlleuse avec un policier vénal à Bruxelles. Il s'agissait de prendre connaissance d'informations contenues dans les dossiers de Nestor et de ses adjoints détenus à ce moment à la prison de Saint-Gilles. L'affaire fut éventée par la GFP. Le père Joseph et deux Wés d'escorte furent pris dans une souricière tendue dans un café

<sup>9</sup> Jean, vindicatif, ne digéra pas les tortures subies : 18 mois plus tard, mi-juin, il abattit Hammerschmit en plein centre de Bruxelles, au grand dam de son frère Gustave, qui estimait pouvoir encore se servir de ce prévaricateur.

place Rouppe. Promis aux bagnes nazis, ils furent entassés fin août 44 dans le fameux "train-fantôme" de la Petite-Isle. (Voir chapitre 11; Les premiers revenants). Ils y croupirent 3 jours et furent libérés le 2 septembre 44 grâce à des interventions humanitaires avant même l'arrivée de l'armée britannique. A peine libérés, Père Joseph et ses acolytes se précipitèrent à Namur, y intégrèrent un groupe armé et s'illustrèrent le lendemain lors de la liquidation des poches de résistance ennemies, notamment celle de l'arsenal.

\*  
\*       \*  
\*

Nous ne réussîmes qu'une seule infiltration dans la police ennemie. En mai 44, Emile Masson (Fernand), de Mazée, agent du District Couvin et contrôleur au service du ravitaillement, avertit Léopold, son chef de District d'une curieuse proposition que venait de lui faire un de ses collègues, rexiste notoire. Ce dernier, après avoir avoué qu'il était agent de la SIPO de Dinant, demanda à Masson s'il lui plairait d'entrer également dans cet organisme! Cette marque de confiance prouvait au moins que notre agent cachait parfaitement son appartenance à la Résistance. Au cours d'un conciliabule assez délicat, Léopold et Martial convainquirent Masson d'accepter la proposition tout en limitant sa collaboration aux cas ou aux problèmes qui lui seraient soumis.

Ce jeu permit de "blanchir" auprès de la SIPO, certains résistants suspectés et de donner des conseils de précaution ou d'escampative à des agents par trop engagés. Tout se passa bien pour notre pseudo-gestapiste jusqu'à la libération. A ce moment, nous dûmes intervenir énergiquement et de manière convaincante pour empêcher les habitants de Mazée de le lyncher comme rexiste camouflé !

## RADIATIONS

Que fallait-il faire des agents ennemis démasqués et gênants. Les éviter et avertir nos membres de leur jeu n'était pas une solution réaliste; elle n'empêchait pas ces salopards de continuer à fouiner. Il ne restait guère qu'à procéder à leur "radiation" comme l'écrivit Albert Camus<sup>10</sup>, radiation des listes de la population bien entendu.

Ces interventions d'éradication (OpP dans notre code) exigeaient une préparation minutieuse car elles étaient souvent plus dangereuses que les

<sup>10</sup> L'Etat de Siège, Gallimard 1948.